







CONTES

ET NOUVELLES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

CONTES

ET NOUVELLES,

IMITÉS DE L'ANGLAIS,

PAR MADAME DE ***.

[Mme. de Troyes]



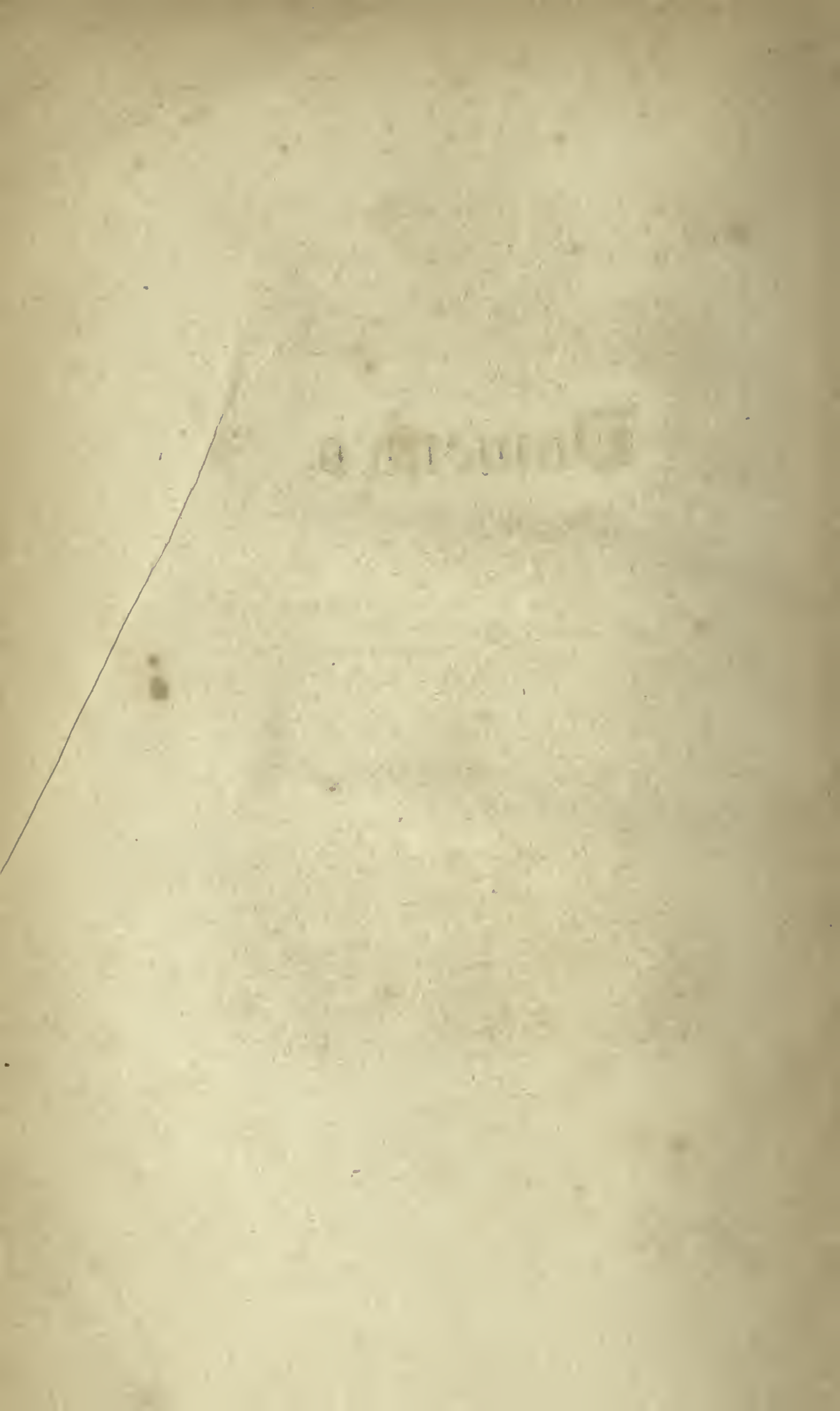
PARIS,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXI.

Domenico.

She saw Domenico leaning against a projection of the hill.....

AUTHOR OF FRANKENSTEIN.



Domenico.

Avant de quitter Rome, je voulus mettre le comble à mon enchantement; Albano, son lac et sa magnificence, appelèrent ma dernière visite. Il est de ces spectacles, créés par la nature, qui ont droit à une sorte de

dévotion. Tout m'était propice. Le printemps couvrait la terre de sa fraîche verdure; les arbres avaient déployé toutes leurs feuilles, au souffle d'un air doux comme celui des étés, sans en avoir la brûlante chaleur; la cigale aux ailes de gaze, dont le cri ne salue jamais que le soleil du mois d'août, restait encore silencieuse. Vers midi, des milliers de papillons tombaient en pluie d'or sur la plaine, qui étincelait du feu de leurs couleurs; puis quand venait le soir, l'oiseau qui a coutume d'annoncer la beauté du lendemain, chantait, comme si dans ces climats le lendemain pouvait n'être pas un beau jour.

Nous partîmes à l'aube naissante. Nous

déjeunâmes à Albano. Jusqu'à dix heures, notre temps se passa à visiter la mosaïque, la villa de Cicéron et les autres curiosités de ce lieu plein, tout à la fois, des débris de l'antiquité et des trésors d'une nature toujours jeune. Pendant le milieu du jour, nous nous reposâmes sous une tente dressée sur le revers de l'une des montagnes, dont la chaîne entourait le lac et le tenait comme emprisonné. Au loin, sur la plus élevée de toutes, pointaient les nombreux clochers d'une ville charmante; une foule de petits villages et de chaumières pittoresques étaient éparpillés çà et là dans les plis de chaque coteau; et tout à l'extrémité de l'horizon on apercevait la mer qui engloutissait, pour leur donner un repos éternel, les eaux rapides

du Tibre. Le temps vaincra le Colisée; le Panthéon aura ses ruines; Rome aussi passera. Mais le Tibre vivra toujours, et ses flots rouleront sans cesse, comme un souvenir de plus, au milieu de ces grands souvenirs.

Dans cette espèce de pèlerinage au lac d'Albano, nous avions avec nous plusieurs dames. La comtesse Athanasia d'Ellcora était celle qui à mes yeux offrait le plus d'attraits. Belle comme une figure sortie de l'imagination de Raphaël, bonne comme si un poëte eût voulu peindre l'idéal de la bonté, deux de ses enfans la rendaient plus ravissante encore. Rien de plus animé que leurs regards; rien de plus gracieux que leurs

mouvemens; ils pétillaient de joie, non d'une joie bruyante et folle, mais douce au contraire et paisible. Je m'assis à ses côtés, pour suivre de l'œil, avec elle, les ombres qui se jouaient sur le paysage. Le soleil descendu vers l'horizon traçait une raie de lumière sur le lac, et chassant de la vallée le reflet noir des montagnes, on aurait dit un autre lac où se balançaient les flots d'un or liquide. Les dômes et les tourelles de la ville éloignée semblaient être enflammés. Les arbres disparaissaient au milieu de cette magique splendeur. Au dessus de nos têtes, deux ou trois petits nuages, imprégnés de l'éclat de mille rayons, étaientpresque devenus des rayons eux-mêmes. Les eaux, réfléchissant à la fois et le brillant du ciel, et les roches teintes de feu, for-

maient à nos pieds un second ciel et une seconde terre lumineuse. La Méditerranée concourait aussi à la majesté de cet ensemble, en mêlant ses belles nappes bleues aux éblouissantes clartés du soleil. Nos âmes, comme la mer, les montagnes, le lac, s'enivrèrent à longs traits de cet enchantement; elles étaient si pleines, que nous fûmes forcés de détourner enfin la vue avec un soupir mêlé de joie et de regret.

Nous n'abandonnions un spectacle que pour en rencontrer un nouveau; nous étions décidément entourés de merveilles. Après avoir fait quelques pas en avant, nous nous trouvâmes sur un petit monti-

cule que plusieurs arbres couronnaient. Nous avions en face un rocher ; des plantes odorantes le gravissaient en rampant, pour retomber ensuite du sommet vers la plaine comme une cascade de fleurs. Un ruisseau, après avoir jailli du gazon, venait, en bondissant sur les cailloux, mouiller le pied du rocher. C'est là que deux paysans étaient assis. Ils attirèrent notre attention. L'un d'eux nous parut être un chasseur, à cause d'un fusil posé sur l'herbe près de lui : mais à son chapeau de paille et surtout à son costume, il eût été difficile de ne pas reconnaître un laboureur des campagnes de Rome. L'autre était une jeune fille élégante dans sa parure. Un panier vide à son bras annonçait son retour de la ville, après y avoir vendu ses fruits. Ils examinaient cu-

rieusement, l'un et l'autre, le petit magasin d'un marchand ambulant debout devant eux, le chapeau à la main. C'étaient de petites peintures; les unes représentant des vues du pays, les autres des portraits de la madone. Nos paysans les contemplaient avec des yeux ravis.

—On pourrait aisément, dis-je à la comtesse, créer à l'aspect de ce couple une histoire dont ils seraient les deux héros. Le fusil m'y aiderait; il jouerait son rôle. Je supposerais un bandit amoureusement assis près de sa bien-aimée. Quel contraste! il est la terreur du canton : elle en est la joie; tout tremble à son approche : elle seule le

voit sans frayeur, elle pourtant si faible et si craintive!

— Votre imagination semble badiner, me répondit-elle, sur cette union du crime et de l'innocence; comme si de cette union même ne sortaient pas quelquefois de tragiques événemens. Ce mélange de sang et d'amour est toujours funeste, et la loi ne frappe jamais un coupable sans marquer d'une tache ineffaçable tout ce qu'il aima, tout ce qui lui fut cher. J'en parle avec émotion; car vous venez de me rappeler une fille infortunée, maintenant au nombre des sœurs de la charité dans le couvent de Santa-Chiara à Rome. Sa fatale passion pour un bandit (et celui-là l'était

réellement) jeta sur elle et sur tout ce qui l'entourait, la douleur et la destruction.

J'engageai ma charmante amie à me raconter l'histoire de cette religieuse. Elle résista long-temps à mes instances, ne voulant pas désenchanter notre promenade par la tristesse d'un récit où le malheur domine ; mais je la priai si vivement qu'enfin elle y consentit. Je tressaille encore à la suavité de son langage italien, je crois également la voir devant moi avec son maintien plein de grâce et de mélancolie. Comme elle parlait, le soleil achevait son cours, et la lune, au milieu des derniers feux qu'il laissait en fuyant, faisait entrevoir sa clarté pâle et douteuse. Le lac, qui paraissait rougeâtre,

devint à cette clarté une belle nappe d'argent; et les arbres, inondés auparavant de lumière, n'offraient plus qu'une masse noire qui se répétait sur la terre. Sans se faire prier davantage, la comtesse commença son récit; pour l'écouter, la nature entière sembla faire silence.

— La religieuse, dit-elle, avait une sœur plus âgée. Je me rappelle très-bien les avoir vues lorsque, toutes deux enfans, elles venaient à la villa de mon père apporter du lait et des fruits. Maria et Anina ne se quittaient jamais. A l'ombre de leurs chapeaux de paille, elles travaillaient tout le jour dans le *podere* de leur père; et le soir,

quand Maria, qui avait quatre ans de plus, allait à la fontaine, Anina y courait aussi. Leur chaumière (nous ne pouvons la voir d'ici; la montagne nous la cache), est de cet autre côté du lac. A un quart de mille du lieu où nous sommes, est la fontaine. Maria était gentille, mais sérieuse et sensée. Anina était une rieuse, une joyeuse créature, avec la figure d'un chérubin. Quand Maria eut quinze ans, sa mère tomba malade, et fut recueillie par les sœurs du couvent de Santa-Chiara. Maria l'y suivit : près du lit de cette pauvre mère, elle veillait la nuit comme le jour. Les religieuses la prirent pour un ange. Elle, de son côté, les prit toutes pour des saintes. La mère mourut. Les sœurs conjurèrent Maria de demeurer avec elles. Son père, consulté, n'osa repous-

ser une offre si pieuse. Elle fut donc admise dans le couvent en qualité de sœur grise, c'est-à-dire chargée de soigner les malades pauvres. Une ou deux fois chaque année, elle allait voir son père; ses conseils sages et doux n'étaient point épargnés à la bonne et petite Anina. Plus d'une fois elle pleura en la quittant; mais sa piété bienfaisante arrêtait ses regrets, et lui faisait un bonheur de son sort. Anina, en se séparant de sa sœur, n'avait rien qui la consolât : aucune fille du village ne lui plaisait : excellente pour son père, elle travaillait pour lui constamment; s'en faire louer devant sa sœur était sa plus douce récompense.

Ce ne fut guère qu'à seize ans qu'Anina

montra pour sa sœur un peu moins d'amitié : non que l'amitié se fût réellement affaiblie; au contraire, elle ne l'aima jamais davantage. Mais la dévotion de cette sœur l'intimidait. Elle n'osait lui donner sa confiance, tant elle craignait qu'un de ces regards, accoutumés à se lever vers le ciel, ne vînt lui surprendre jusqu'au fond du cœur les secrets d'un amour profane : peut-être aussi sa retenue provenait-elle de certains bruits répandus sur le compte de son amant. Infortunée Anina! j'ignore si dans le nord vos paysans aiment comme les nôtres; ce que je sais, c'est que la passion de cette jeune fille avait pénétré tous les replis de son âme; elle était devenue son existence même. Entre ne plus aimer et cesser de vivre, la mort seule eût été possible. Il fal-

lut pourtant cacher cet amour, et dérober ses entrevues avec Domenico, à cause de son père qui le haïssait. Domenico venait chaque jour l'attendre à la fontaine; il l'aidait à remplir son vase d'eau fraîche, et le lui plaçait ensuite sur la tête. Le dimanche il osait quelquefois l'accompagner à la messe; et quand son père allait à Albano, Velletri ou Rome, il semblait qu'un génie familier vînt l'instruire du moment précis du départ. Il la rejoignait alors dans le *podere*, s'empressant de travailler avec elle et pour elle, jusqu'à l'heure où le vieillard, revenant de sa course, se montrait sur le penchant de la montagne. A l'en croire, il était jardinier chez un villageois de Nemi. Anina s'étonnait quelquefois qu'il eût des instans de liberté si fréquens à lui donner;

mais ses raisons paraissaient si plausibles, et le temps qu'il passait près d'elle avait tant de douceur, qu'elle l'aurait aidé, au besoin, à la tromper.

Les clameurs élevées contre Domenico n'étaient que trop fondées. Fils d'un brigand, sa jeunesse se trouva mêlée à une foule de misérables qui formaient la troupe de son père. Si quelque chose pouvait l'excuser, c'était cela. Sa nature valait mieux que sa profession : que de fois il envia la paix de l'innocent! Et cependant il n'était pas, à proprement parler, un coupable, car jamais aucun crime n'ensanglanta sa main; mais ne suffisait-il pas qu'il fût un

bandit? Ce mot, depuis qu'il aimait Anina, ce mot terrible, le troublait et pesait sur son âme. Il aurait voulu bien souvent fuir au loin, dans un autre pays, s'il avait pu seulement supporter l'idée de quitter sa bien-aimée.

A cette époque, la police établie par le gouvernement français, alors maître de Rome, imposait aux bandits la nécessité de s'observer entre eux; et le bruit s'étant répandu qu'on allait avec vigueur se mettre sur leurs traces dans les montagnes près d'Albano, Nemi et Velletri, ils se trouvaient unis plus étroitement que jamais par le danger commun. Était-ce le moment

de fuir? non, sans doute; Domenico craignait trop d'emporter avec lui l'infâme nom de traître.

Une fête arriva : c'était vers la fin d'octobre. Anina suivit son père parmi les paysans, qui, dans toute l'Italie, à ce moment de l'année se rassemblent sur la place devant l'église de leur village. Ils s'entretenaient des Français, de leurs courses contre les bandits; cela donnait lieu à une foule d'anecdotes effrayantes. Les moyens employés par les Français pour réussir dans ces sortes d'expéditions étaient minutieusement décrits. Voici ce qu'ils en disaient : Les troupes rôdent d'abord dans le pays; puis elles pénètrent dans chacun des réduits où

les bandits ont coutume de se cacher. Habiles à les suivre à la piste, elles les délogent, les poussent en avant; ainsi dans les forêts on traque les bêtes fauves. Après bien du temps, après des efforts inouïs, elles finissent par former autour d'eux un cercle qui marche en se resserrant, pour les tenir renfermés sur un seul point et dans un étroit espace. Personne, alors, ne peut, sous peine de mort, franchir avec des provisions ce cercle de soldats; et comme cet ordre est rigoureusement exécuté, la faim oblige bientôt les captifs à venir se rendre sans condition.

On allait être témoin, au reste, de cette chasse aux bandits : car les troupes fran-

çaises étaient en marche. D'un autre côté, on savait que les brigands s'étaient réfugiés à Rocca-Giovane, village presque désert sur le sommet de l'une des montagnes, et que c'était là qu'ils voulaient établir leur défense et leur dernière retraite.

Le jour suivant, comme Anina travaillait dans le *podere*, un détachement de cavalerie passa sur la route qui séparait le lac de son jardin. La curiosité l'entraîna à les regarder, et sa beauté était trop séduisante pour ne pas attirer leur attention; le murmure qui se manifesta à son aspect, et les propos de ces cavaliers l'obligèrent à se retirer: car, en amour, une femme est en quelque sorte consacrée à son amant, et

tout hommage rendu à ses charmes, s'il ne vient pas de lui, est presque une profanation. Elle en parla à son père, qui se réjouit de leur arrivée; ils allaient, disait-il, purifier la contrée.

Lorsque, le soir étant venu, elle se rendit à la fontaine, Anina se trouva plus timide que de coutume; car l'arrivée des Français lui avait fait perdre sa sécurité. Un ciel orageux rendait la soirée plus sombre. Le vent mugissait à travers le feuillage; il ployait tous les arbres, même l'immobile cyprès. De grosses vagues soulevaient le lac; et des nuages chargés du tonnerre, couvrant de leurs masses noires le sommet des montagnes, semblaient les

confondre avec le ciel : le paysage tout entier en recevait une teinte lugubre. Anina marche rapidement. Elle tressaille chaque fois que le vent fait entendre des gémissemens sourds. Lorsqu'elle fut auprès de la fontaine, qui était grossièrement taillée dans le rocher, elle aperçut Domenico appuyé sur le tronc d'un chêne brisé, le chapeau sur les yeux, son manteau jeté sur les épaules, les bras croisés sur sa poitrine. A l'aspect d'Anina il vint à elle. Le cœur de la jeune fille put enfin battre en liberté. Domenico voulut lui parler ; mais sa voix était saccadée : des mots sans ordre s'échappaient de sa bouche.

—Que je suis heureuse de te trouver

ici ! lui dit-elle. J'ai tant d'effroi en songeant à ces soldats français ; leur image me poursuit ; je les crains plus que les bandits.

Domenico lui lança un regard tout à la fois douloureux et pénétrant.

— Pourquoi me regarder ainsi ? Tu as l'air de me haïr ou de me craindre. Veux-tu rejeter sur moi cette inimitié dont t'accable mon père ? Je sais trop bien qu'il ne t'aime pas ; mais as-tu oublié que je t'aime, moi ? que nul autre jamais ne pourra rien sur ma volonté ni sur mon cœur ? Oh ! non ! tu ne le crois pas. Le temps n'a-

mènera jamais l'heure de notre séparation. La mort même, ne pouvant frapper l'un sans l'autre, ne sera pour nous deux qu'un lien de plus.

Domenico se sentit renaître à ces douces paroles; il respirait de nouveau : mais son esprit avait encore des pensées brûlantes. Tout son corps était saisi d'un mouvement convulsif. Il laisse enfin éclater tous les sentimens jusqu'alors renfermés dans son cœur. —Tu es à moi, je le sais; ce que je sens pour toi est plus que de la tendresse. Pour tous les trésors du roi de Naples, je n'offenserais pas le dernier des cheveux qui ornent ton front : et pourtant mon amour est un outrage!....... Toi pure

comme la prière qu'un enfant adresse au ciel... Prends courage. Sache garder nos sermens : le temps amènera le reste. Je trouverai des défenseurs au moment du danger. Apprends que je ne suis pas ce que tu as cru jusqu'ici. — Tu n'es pas ce que je croyais? O mon cher Domenico! quel triste changement s'est opéré en toi! Tu étais si doux; maintenant ton œil est sévère. — Tu vas me maudire! — Jamais. Mon bonheur est de te voir, de t'entendre. Ouvre-moi ton âme pour tes secrets comme tu me l'as ouverte pour ton amour. Pourquoi tant de mystère? — Tu le veux; j'obéis, bien certain de périr sous le poids de ta malédiction si tu la prononces. Il est des hommes, dans ces montagnes, dont les lois et la vie

sont dans leur épée. Tu pâlirais au récit de leurs actions effrayantes. Leur caractère est féroce: mais l'obéissance aux ordres de leurs chefs, une âme capable de toutes les entreprises et qui ne se laisse jamais intimider; l'amitié pour chacun de leurs compagnons, et la fidélité à tous; le serment de venger tous ceux qui succombent; voilà ce qui les enchaîne entre eux, voilà ce qui les met au dessus du vulgaire. Mon père les commandait; son fils l'a remplacé: et ce fils, esclave de ceux qui lui obéissent, est à tes pieds.

Anina était muette et sans mouvement comme la madone de marbre à l'entrée d'une chapelle. Mais avant que sa bouche

essayât d'articuler une parole, avant que son œil eût pu répondre aux regards de Domenico, un coup de sifflet se fit entendre à travers les taillis du côté du lac. Il tressaillit : le signal fut répété une seconde fois. Il y répondit de la même manière. Alors, la prenant dans ses bras, il baisa ses lèvres glacées ; et, d'une voix émue, il lui dit : — Il faut que j'aille rejoindre mes compagnons. Mon absence sera longue ! Je compte sur ta fidélité, Anina, mon bien ! Tu m'aimeras toujours : car tu m'as écouté en silence, et je vois que tu plains mon infortune.

Il dit, et s'élance sur le sable du rivage. L'éclair vint à briller; Anina crut aper-

cevoir une barque qui glissait sur le lac; la nue semblait s'être entr'ouverte pour la lui montrer. Absorbée par ses rêveries, la pauvre Anina demeura immobile; tout son corps frémissait au souvenir du baiser qu'elle avait reçu; et l'adieu si prompt, si passionné de son amant, murmurait encore autour d'elle.

Domenico, de son côté, voguait sur le lac, et, les yeux tournés vers la plage, il envoyait à son amie ces tristes paroles:

— Adieu, mon Anina! Si ton regard ne peut me suivre dans la nuit sombre, donne-moi du moins ta pensée pour qu'elle protége

et bénisse ma nacelle. Adieu! Je vais braver la colère des hommes. Pour me défendre, cependant, je ne suis pas seul; mes compagnons ont aussi des épées qui valent la mienne. Entre eux et moi c'est à toujours; qu'importe alors que nous ayons pour ennemi le monde entier? Et pourquoi tant de haine? parce que nous cédons à ce besoin d'indépendance et de courage que la nature met dans les âmes fortes. Les uns ravagent les empires, les autres quelques montagnes: mais on les nomme des conquérans; et nous, nous sommes des bandits!

Je ne m'aveugle pas sur ma destinée; partout se lèvent contre moi d'innombra-

bles périls. Mais dussé-je tomber les entrailles déchirées par la baïonnette des soldats; dussé-je me voir lâchement trahi et livré par mes compagnons ; ô douce flamme de mon cœur, Anina! ni le fer, ni les périls, ni la trahison, ne pourront effleurer un cœur tout rempli de toi. Ton image charmera ma dernière heure; tu seras comme ce rayon du matin, dont le sourire dissipe la nuit. La mort n'aura pour moi ni douleur ni voile sombre; et, traversant le tombeau, j'irai de ce monde dans l'autre, où, fidèle, tu viendras un jour. Garde dans ton sein mon âme unie à la tienne; ne les sépare pas.

Mais pourquoi ces funèbres pensées?

Livrons-les au vent favorable que l'amour fait souffler dans ma voile; qu'il les emporte. Quel danger pourrait m'atteindre? n'ai-je pas des compagnons ardens comme moi ? n'ai-je pas dans mon fourreau le glaive de mon père , héritage sanglant que je vais ensanglanter encore pour qu'il ne dégénère pas dans mes mains? Alors je reviendrai ; les sons de ta voix me frapperont de nouveau : doux et chers, comme les premiers accens de la patrie au retour de l'exil. Tu me suivras; dégagé de mes sermens par la victoire, je serai libre; j'aurai lutté avec la mort pour sauver mes frères d'armes; et, seul maître enfin de ma vie, c'est à toi que je l'abandonnerai. »

Depuis lors, Anina visitait chaque soir

la fontaine ; il n'était plus là ! Les jours étaient devenus des siècles. D'incroyables frayeurs tourmentaient son âme. Près d'un mois s'était écoulé, lorsque Maria lui apprit, par une de ses lettres, qu'elle avait été vivement atteinte de cette fièvre que l'on respire avec l'air des campagnes de Rome; à peine convalescente, elle accourait près de son père, près de sa sœur, pour achever de chasser la maladie, et pour retrouver, avec la santé, le doux charme de leurs embrassemens.

Elle priait son père de venir la chercher sans tarder d'un instant. Ce fut une nouvelle agréable pour Anina, qui, cette fois, prit la résolution de tout avouer à sa sœur;

elle espérait que, pendant son long séjour, cette sœur chérie pourrait l'aider à retrouver la paix. Le vieux père partit le lendemain, dès que la nuit se fut retirée. Sa fille, son Anina, passa toute la journée plus calme, par cela seul qu'elle rêvait le repos.

C'est dans la soirée même qu'elle vit enfin arriver sa sœur. Maria était faible et pâle, son visage portait l'empreinte de sa maladie : la fièvre avait fait des ravages, et les avait laissés.

Pendant que le père et ses filles prenaient leur repas modeste et frugal, les vil-

lageois accoururent, impatiens de visiter Maria. Le passage des Français les occupait encore; ils en parlaient; ils racontaient que, rapides dans leur marche, ces braves soldats étaient déjà parvenus à cerner trente bandits dans le village de Rocca-Giovane. Grâce aux soldats français, dit André le vieux père, le pays va se trouver libre enfin de la terreur que répandent ces misérables. — Il est vrai, dit l'un des villageois, et cependant on ne peut se défendre d'une certaine pitié, quand on songe que ces bandits ont déjà épuisé toutes les provisions qu'ils avaient emportées dans le village. Les voilà maintenant entre le fer et la faim; la mort est autour d'eux, de tous côtés elle les menace; et comme le fer serait un sup-

plice trop doux, il ne frappera que lorsque la faim n'aura plus laissé qu'un reste de vie.

— Un événement funeste eut lieu, il y a peu de jours, dit un autre : un pauvre homme de Nemi, un vieillard dont le fils, à ce qu'on dit, est parmi les brigands, fut surpris près de la ligne formée par les soldats; on le fouilla; il portait, sous ses vêtemens, du pain, rien que du pain, et bien noir encore! A l'instant même on le met à genoux; le coup part; il tombe pour ne se relever jamais.

— On chercherait vainement dans les états romains, reprit le premier interlocuteur,

une bande plus déterminée; le désespoir y a doublé le courage. Tous ont juré de ne jamais se rendre à moins d'une grâce entière, et de manière, encore, qu'on ne puisse les tromper. Voici leur plan. Ils sont parvenus à faire, par audace et par adresse, plusieurs soldats prisonniers qu'ils gardent comme otages, afin de s'en servir pour des échanges; mais les Français sont tellement acharnés qu'ils préfèrent sacrifier leurs compagnons plutôt que d'épargner les bandits. Avant d'être complètement cernés, ils avaient déjà fait captifs quelques voyageurs, quelques paysans des environs, qu'ils gardent aussi. La vieille Betta en est presque folle : son fils n'a pas reparu chez elle depuis dix jours, et la malheureuse, sans en avoir la certitude, a trop lieu de

craindre qu'il ne soit au pouvoir des bandits.

— Je crois plutôt, dit un troisième villageois, que ce jeune homme s'y trouve de bonne volonté; c'est un assez mauvais sujet, connu depuis long-temps pour être l'ami et le compagnon d'un certain Domenico, que l'on soupçonne être le chef des brigands.

— Est-il dans Rocca-Giovane avec les autres, ce Domenico? dirent tous ensemble les villageois.

— Assurément; moi-même je l'y ai vu lors-

que, passant sur le haut de la montagne, j'allai, l'autre jour, à la ville vendre mes œufs et mon gibier. J'aperçus là bas, à mes pieds, Domenico étendu près d'un chêne; le malheureux était si faible qu'il essayait en vain de se relever; des soldats accouraient pour le saisir, quand tout à coup, rappelant ses forces, il se met debout, et s'enfuit léger comme un lièvre. Je le connais, et je n'ai pu me tromper, quoiqu'il fût pâle et bien maigri.

— Sainte Marie! qu'arrive-t-il donc à Nina? dit Maria en jetant un cri. Anina s'était évanouie. Sa sœur lui prodigua des

soins dont le cœur d'une femme est seul capable.

Quand la pauvre fille eut repris ses sens, elle demanda à se retirer, en se gardant bien de laisser échapper le moindre mot qui pût trahir son secret. Maria, qui, en arrivant, était si heureuse de venir demeurer quelques jours chez son père, sentit cette joie troublée; elle embrassa sa sœur, lui donna sa bénédiction, et passa dans la chambre voisine.

Domenico mourant de faim! Domenico ne pouvant s'échapper, et aux prises avec une mort hideuse! c'était l'affreuse image qui poursuivait Anina sur sa couche.

Pendant que Maria s'était un moment endormie, Anina s'arma tout à coup d'une grande et forte résolution. Elle se lève, s'habille, et descend en silence l'escalier. Arrivée dans la salle où l'on avait soupé, elle met dans un panier tous les vivres qu'elle put ramasser, et, ouvrant la porte de la chaumière, elle marche d'un pas rapide, décidée à gagner le village de Rocca-Giovane, pour secourir son malheureux amant. La nuit était sombre; elle n'en favorisait que mieux ses projets. Aucun sentier de la montagne ne lui était inconnu; pas un rocher, pas un arbre qu'elle n'eût vu mille fois. Le vent du soir faisait arriver les nuages, et l'horizon était enveloppé de brouillards: tout était calme; elle n'entendait que le bruit de ses pas. Dans tout autre instant elle aurait trem-

blé; ici, la crainte ne peut rien contre son courage. Elle était déjà entrée dans le bouquet de chênes; après avoir fait ainsi plus de la moitié du chemin sans accident, elle s'enhardissait sur le trajet qui lui restait encore à faire, lorsque tout à coup elle s'arrête au cri d'une sentinelle. La fuite est impossible. La terreur coule dans ses veines; son panier tombe de sa main, il roule sur la terre. Le soldat tire en l'air; aussitôt on accourt. Malheureuse Anina! la voilà prisonnière.

Le matin, Maria, en s'éveillant, vint au lit de sa sœur. — J'ai dormi trop tard, se dit-elle en ne l'y trouvant pas; Anina n'aura pas voulu interrompre mon sommeil. — Mais

en descendant, son père, la voyant seule, lui demande ce qu'est devenue Anina. Je ne l'ai point rencontrée, s'écria-t-il, ni dans le *podere* ni dans la salle.—La frayeur gagne Maria. Ils attendirent quelques momens néanmoins : mais enfin le vieux père sortit pour aller à la recherche de sa fille. En arrivant au village voisin il trouve sur la place tous les paysans rassemblés. A son aspect, on s'écrie : Voilà son père. Cette exclamation ne lui présagea que trop quelque grand malheur. Il crut, au premier instant, sa fille morte ; mais la triste vérité fut presque aussi cruelle : Anina, ayant voulu franchir la ligne des soldats, avait été surprise et arrêtée portant des provisions aux bandits. Voilà ce qu'il apprend. Frappé de terreur, le désespoir et la mort dans l'âme,

il revient d'abord chez lui, en courant, pour communiquer à Maria cette horrible nouvelle; il lui annonce ensuite qu'il va se rendre sur la hauteur de la montagne au village de Rocca-Giovane, pour arracher sa fille au sort qui la menace.

Maria l'avait écouté avec une douleur indicible; mais le séjour des hôpitaux est une école où la présence continuelle de toutes les souffrances donne au cœur de la fermeté, et enseigne à s'oublier soi-même pour vivre dans les misères d'autrui. — Restez, restez ici, mon père! seule j'irai. Mon caractère sacré imprimera le respect à ces hommes. Croyez-moi, je sauverai ma sœur; je vous le jure. — Le vieil

André se soumit à l'ascendant d'un courage supérieur.

Les sœurs de Santa-Chiara, lorsqu'elles sortent de leur couvent, n'ont pas coutume de conserver leur vêtement monastique; elles vont simplement en longue robe noire : cependant Maria avait apporté le sien, et persuadée qu'il lui servirait à obtenir plus d'égards, plus de respect, elle s'en revêtit aussitôt. Avant de partir, mettant un genou à terre, elle pria la Vierge; puis, se tournant vers son père, elle implora sa bénédiction, dont elle venait de se rendre digne en montrant à la mère du Seigneur tout ce qu'il y avait de pur dans son âme. Sa course fut si rapide

sur la montagne qu'elle arriva bientôt en présence des sentinelles. Elle leur demanda de pouvoir parler au commandant, et, conduite auprès de lui, elle se fit connaître pour la sœur de cette infortunée qu'on avait arrêtée la nuit. L'officier, qui l'avait d'abord accueillie avec un intérêt bienveillant, change de ton et de visage. Son regard sévère effraya Maria, qui, joignant les mains, se mit à dire: — O mon Dieu! serais-je arrivée trop tard? Par pitié, dites-moi ce qu'est devenue la pauvre enfant; vit-elle encore? — L'officier répondit: Encore! mais dans ce monde il n'y a plus pour elle de pardon. — Sainte Vierge! c'est donc à votre miséricorde qu'il faut avoir recours! Quel sort lui prépare-t-on? que lui sera-t-il fait? — Dois-je vous le dire? — Oui,

sans doute, car votre silence serait plus affreux que vos paroles. — Mes ordres sont rigoureux, inflexibles. — Quoi! une femme, une fille! — La loi ne voit que le crime. — Non, non; cela ne peut pas être: vous ne serez jamais assez cruel pour tuer un enfant. — Cet enfant n'ignorait point le châtiment; elle l'a bravé, l'âge disparaît, le crime reste.

Ces derniers mots, loin d'abattre Maria, lui donnent un courage d'où naît une résolution nouvelle; s'agenouillant, et criant miséricorde, appelant le ciel et les saints à son secours, elle fait vœu de ne partir qu'avec sa sœur. L'officier, sous une apparence froide et sévère, cachait un cœur

d'homme; aussi chercha-t-il à diminuer par la douceur de son langage tout ce que son refus avait de cruel. — Ce serait ma propre fille, ajouta-t-il, que je ne pourrais enfreindre mes ordres, bien sûr d'expirer en même temps que la victime. Tout ce que je puis vous accorder, la seule faveur dont il me soit permis de vous faire jouir, c'est de vous laisser voir votre sœur. — Ces paroles doublent l'énergie de Maria; elle court bien plus qu'elle ne marche à travers la montagne, devançant son guide; ses pieds parcourent en un instant un long sentier escarpé qui la conduit à une petite cabane de berger, dont la porte était gardée par des soldats; les volets en étaient fermés, de sorte qu'en entrant, ses yeux, qui passaient rapidement du jour à l'obscurité, ne

purent apercevoir Anina couchée contre le mur. Les cheveux noirs de la pauvre fille voilaient à moitié son visage, et tombaient jusqu'à ses pieds; sa tête penchée, ses bras croisés sur la poitrine, son air pâle et languissant, tout annonçait l'horreur de son sort, et cependant il semblait que la souffrance ne fût pour elle qu'une autre manière d'être belle. A l'aspect de Maria, elle s'élance, et, rapide comme la joie, elle se précipite dans les bras de cette sœur adorée.

On les laisse seules. Mille exclamations qui tiennent du délire sortent de la bouche d'Anina; elle prie, elle conjure sa sœur de la sauver; l'idée de la mort la fait fré-

mir ; le sort de son amant l'épouvante : elle veut tout à la fois vivre et mourir. Maria, qui depuis le jour où leur mère descendit au tombeau, en avait pris auprès de sa jeune sœur le caractère sacré ; Maria n'avait cependant jamais rencontré une occasion comme celle-ci, pour sentir que sa tendresse était en effet toute maternelle.

Elle allait s'écrier : Que ne puis-je à ta place souffrir toutes tes douleurs ! mais cette pensée fut un trait de lumière, une inspiration venue du ciel. Elle calme d'abord sa sœur par des promesses, sèche ses pleurs par des baisers, jette ensuite ses regards autour de la chaumière, s'assure bien qu'il n'y a point de témoins, s'approche

de la fenêtre pour voir à travers les planches mal jointes ce qui se passe au dehors; se retire, après avoir aperçu les soldats, à quelque distance, causer entre eux, et, se retournant vite du côté de sa sœur, elle lui dit : — Oui, oui, ma fille : je puis, je veux te sauver. Changeons d'habits. Il n'y a pas de temps à perdre. Tu t'échapperas à la faveur de ce déguisement. — Et tu resteras pour mourir, bonté du ciel! — Sois sans crainte : ils n'oseront massacrer une vierge consacrée à Dieu. Je détourne le danger de ta tête, sans l'appeler sur la mienne.

Anina tremblait de la croire; maîtresse d'elle-même, Maria était pâle, mais calme. Voyant que sa sœur repoussait son offre,

elle prit un ton sévère. — J'ai parlé, j'ai prié, ajouta-t-elle ; maintenant je commande. — Oui, je t'obéirais, s'il fallait mourir à ta place : mais me sauver aux dépens de tes jours, jamais. — Eh bien ! quand même il serait vrai qu'on dût me frapper, je n'en devrais que davantage te remplacer, moi dont la vie n'est qu'un long sacrifice, moi qui vais chaque jour, chaque nuit, au chevet du lit du malade, braver par devoir cette mort que je t'offre volontairement. Victime dévouée au salut de tous les malheureux, ma famille serait-elle la seule pour qui je ne pourrais m'immoler? Va-t'en ! te dis-je; notre père t'attend; tu lui es nécessaire : il n'a que toi dans ses vieux ans, tandis que depuis long-temps je suis perdue pour lui. Va-t'en ! je te le dis encore.

— Tais-toi ! tais-toi ! tes paroles me brûlent, me subjuguent, et je veux te résister.

— Malheureuse ! es-tu digne de mourir ? es-tu prête à paraître devant Dieu ? Pour qui es-tu venue ici ? oublies-tu qu'un amour fatal a mis l'enfer dans ton cœur ? Va ! travaille à l'en arracher : tu mourras après. Moi, je reste ; et, en vérité, tu as tort d'en avoir la moindre crainte : le crucifix dans mes mains, sois-en sûre, ils poseront leurs fusils a mes pieds.

Anina se mit à pleurer, et ne répondit plus. Maria lui noua ses longs cheveux, pour les cacher sous le voile ; elle lui passa ensuite sa robe, et en fit tomber les plis avec le plus grand soin. De son côté, elle

se revêtit des habits d'Anina, de ces habits de village qu'elle avait abandonnés depuis tant d'années.

Anina, debout et sans forces, entendait à peine les instructions que lui donnait sa sœur, pour qu'elle retournât vite auprès de leur père chercher un repos dont le vieillard avait également besoin pour lui-même.

A ce moment, un soldat vient ouvrir la porte. Saisie d'effroi, Anina s'attache à sa sœur, tandis que celle-ci, avec bonté, l'engage à se calmer. Le soldat les avertit qu'elles ne peuvent demeurer plus long-

temps ensemble, car un prêtre est arrivé pour recevoir la confession de la prisonnière. Cette idée de confession glaça le cœur d'Anina; Maria, au contraire, y vit une espérance de plus. Se penchant alors vers sa sœur, elle lui dit tout bas : — Le prêtre va me protéger; toi, va m'attendre chez notre père.

Anina obéit machinalement; elle passa au milieu des soldats, le visage caché dans son mouchoir. La porte fut aussitôt fermée sur Maria, qui était restée prisonnière à la place de sa sœur. Elle courut à la fenêtre, d'où elle aperçut Anina qui d'un pas mal assuré descendait la montagne; elle la sui-

vit des yeux, jusqu'au moment où celle-ci eut disparu dans les sentiers qui se croisaient. Maria tomba à genoux; une sueur froide ruisselait de son front, une terreur involontaire circulait dans ses veines. Les Français avaient montré, depuis leur séjour à Rome, peu de respect pour les choses saintes; ils détruisaient les couvens, insultaient au caractère religieux, et les églises même n'étaient pas à l'abri de leurs outrages. Serait-elle la seule à trouver plus de grâce devant eux? Si les nœuds qui l'attachent à Dieu ne les arrêtent pas, seront-ils arrêtés davantage par son innocence? Mais la pauvre Anina n'était-elle pas innocente aussi? car peut-on appeler crime un sentiment d'amour, ou même d'humanité, qui fait braver un ordre barbare?

— Point de crainte! s'écria Maria; peut-être Dieu m'a-t-il choisie pour mourir, parce que j'ai plus de courage que ma sœur. Jésus! pardonne-moi mes fautes, car je ne pense pas que ma vie s'étende au delà du jour.

Pendant ce temps, Anina suivait sa marche lentement et toute tremblante; elle craignait tantôt d'être découverte; tantôt le danger de sa sœur semblait lui faire un devoir de retourner sur ses pas; il n'est pas jusqu'à la présence de son père, jusqu'à sa colère terrible, qu'elle ne redoutât. Son esprit s'arrêtant sur cette dernière idée, elle en fut comme attérée à ce point qu'au lieu d'aller à sa demeure,

elle se détermina à parcourir, seule, la route déserte des montagnes pour gagner Albano, où elle espérait trouver secours et protection chez un digne prêtre qui la connaissait. Elle évita les chemins frayés, et, tâchant de se diriger plutôt par la position où se trouvait Albano, que par la route qui y conduisait, elle passa près de Rocca-Giovane. A l'aspect de ces maisons en ruine, de ce clocher muet, Anina ne put s'empêcher de lever un regard douloureux vers ce lieu funeste. C'est là que respirait peut-être encore l'auteur de tous ses maux. Ses pas ne peuvent plus la traîner. Oh! que ne peut-elle le rencontrer, le découvrir, le voir de loin encore une fois! pourquoi, ainsi que son cœur et sa pensée, ne lui est-il pas permis

de s'élancer auprès de lui? Au milieu de ce trouble, mêlé pourtant d'une sorte de joie, l'air retentit d'un coup de sifflet; c'est le même signal qui arracha Domenico d'auprès d'elle. Le souvenir en est encore vivant dans son cœur. Le bruit sinistre se répète de différens côtés comme autant d'échos qui se le renvoient. Alors, son sein se soulève avec force; elle croise ses mains comme pour la prière, ses genoux fléchissent. Pour ajouter à son effroi, une tête s'élevant au dessus d'un buisson, lui apparaît; de noirs et sales cheveux, des yeux ardens, une physionomie farouche, tout contribue à jeter l'épouvante dans son âme. Avant qu'un cri ne lui soit échappé, trois brigands l'ont saisie; ils lui enveloppent la tête d'un mouchoir pour qu'elle

ne puisse voir ni se plaindre, et, malgré ses efforts pour leur résister, ils l'emportent et gravissent précipitamment la montagne. Leurs discours ne lui laissent point ignorer toute l'horreur de sa situation.

—C'est dommage, se disaient-ils entre eux, que le pape et ses cardinaux ne soient pas à notre poursuite, au lieu de ces misérables Français ! Avec une si gentille none dans leurs rangs, ils nous soumettraient sans combats. C'est en se livrant à ces propos impies et moqueurs qu'ils entraînèrent la victime dans leur village ruiné. Le bruit de leurs pas qui retentissaient

sur le pavé et le changement d'atmosphère avertirent Anina qu'après avoir traversé le village, on l'avait fait entrer dans une maison. On lui ôta le bandeau qui cachait ses yeux. Le lieu où l'on se trouvait, sale et pauvre, n'avait que des murs délabrés et noircis par la fumée; sur une table grossière était le reste d'un gros pain noir, leur seule nourriture; dans un coin, un homme à qui un tas de feuilles sèches servait de lit, avait sa tête comme enterrée entre ses deux mains. Anina jeta un coup d'œil rapide sur ses hôtes féroces. Leur contenance exprimait une joie brutale que la faim et la souffrance rendaient plus hideuse sur leurs visages décharnés.

— Oh! qui me sauvera? se mit à dire la

pauvre créature. Cette voix déchirante frappa l'homme qui était couché. Il se lève à moitié, regarde; c'était Domenico, mais si pâle, si défait, les yeux caves, l'air hagard; enfin dans un tel état que lui, Domenico, si jeune et si noble jadis, dans son air de bandit, différait peu en ce moment de ses dégoûtans compagnons.

Etonné tout à la fois de la voir auprès de lui et sous un tel habit, il croit être sous le charme de quelque prodige; ses questions se suivent avec une incroyable rapidité: à peine peut-elle y répondre. Les bandits écoutent, attentifs et silen-

cieux ; ils reconnurent, avec un dépit mal déguisé, que leur proie allait leur échapper ; mais lorsqu'ils entendirent à quels périls s'était exposée Anina pour venir les arracher à la faim, ils jurèrent avec d'effroyables imprécations qu'il ne lui serait fait aucun mal ; qu'elle était libre même de choisir l'un d'entre eux, sans qu'aucun autre pût s'y opposer et s'en plaindre. — Laissez-moi fuir ! s'écria la pauvre fille ; laissez-moi fuir ; c'est tout ce que je vous demande ; que je courre me cacher pour toujours au fond d'un cloître.

Domenico la regardant avec des yeux où se peignait déjà la mort, lui dit : — Oui, pauvre enfant, sauve-toi ! Dieu te proté-

gera! Ton malheur est assez grand.—A ces mots, se tournant avec vivacité vers ses camarades, il ajouta : — Vous avez entendu son récit : elle allait être fusillée, elle qui voulait nous secourir ; sa sœur a pris sa place. Nous connaissons les Français; ils sont inexorables quand il faut obéir ; ils ne regarderont même pas, au moment de frapper, quelle est la victime : sauvons Maria. Nous avons atteint la dernière heure de la souffrance ; profitons du peu qui nous reste de vie pour la donner au désespoir. Ici, glacés par la faim, nous tomberions comme des êtres stupides, et notre mort ne profiterait à personne : là-bas nous péririons comme des hommes, les armes à la main. Tentons un dernier coup, mais terrible : délivrons la prison-

nière, ou mourons avec elle. Compagnons ! suivez-moi.

Ils n'avaient pas besoin de cette exhortation pour prendre une résolution désespérée. Ils préparèrent leurs fusils, leurs sabres et leurs poignards d'un air intrépide, comme aux plus beaux jours de leurs forfaits.

Pendant ce temps, Domenico conduisit Anina vers le chemin de la montagne, en lui demandant où elle voulait aller. Il se récria sur son dessein de se rendre à Albano. Tu n'es pas encore assez hors de danger, lui dit-il ; tu n'as pas traversé

toute la ligne des soldats. Juste ciel ! s'ils allaient soupçonner ton déguisement ! Laisse-moi te guider. Tiens, voilà de l'or, voilà des piastres ; tu paieras à tout prix le premier cheval que tu rencontreras ; va, d'un pas rapide et tout d'un trait, jusqu'à Rome; tu ne seras en sûreté que dans le couvent de Santa-Chiara. Ce n'est pas trop de Dieu pour te sauver. Par pitié, ne demeure pas plus long-temps dans ces lieux. La mort est partout ; elle est dans l'air. — Je t'obéis : mais garde ton or, il t'a coûté trop cher. Je saurai bien arriver à Rome sans cet or maudit ; je marcherai, je me traînerai. Que sont les fatigues auprès de ma douleur !

A ce moment, les camarades de Do-

menico l'appelèrent à haute voix. Il n'eut pas le temps d'insister davantage; jetant à terre cet argent méprisé, il s'éloigna presque en courant, et, sans avoir la force de se retourner pour donner encore un regard à sa bien-aimée, il disparut en lui criant : — Je vais sauver ta sœur. — Ce nom de sœur retentit dans la montagne. C'est le dernier mot, c'est le dernier son que lui envoya son amant : et encore elle ne le reçut pas de sa bouche; l'écho le lui apporta.

Le malheureux père avait long-temps attendu ses deux filles. Debout sur la porte de sa demeure, il regardait du côté par où elles devaient venir : sa vue allait

loin, car, l'automne ayant dépouillé les arbres, aucune feuille ne lui faisait obstacle. Inutile avantage! personne ne se montrait sur la montagne: la solitude était profonde. Tourmenté par une douloureuse et pénible impatience, il se met en marche pour aller au devant d'elles. La route qu'il suivit était la même par où la pauvre Anina venait de passer pour se rendre à Rome. Le père et la fille se rencontrèrent. Trompé par les vêtemens religieux d'Anina, et la voyant seule, il pressa ses pas, en lui criant : — Où donc est ta sœur? — A cette voix, Anina, saisie de honte et de crainte, cache sa figure dans ses deux mains : le père renouvelle sa demande. Alors la pauvre fille laisse tomber ses bras, et n'ose lever ses yeux remplis

de larmes. L'étonnement du vieillard ne peut se décrire. — Comment, c'est toi! Où donc est Maria? — Elle vit, dit-elle; elle vit. Maria est là-haut, dans cette chaumière (et son doigt la montrait), prisonnière à ma place. Je lui dois la liberté. Ils la respecteront, elle : moi, ils m'auraient tuée.

— Que Dieu la bénisse pour cette noble et généreuse action! Je vais la rejoindre. Pour vous, Anina, continuez votre marche. Nous irons vous retrouver. — Ils se séparèrent : tous deux suivirent une route opposée. Le vieillard se mit à gravir la montagne; la chaumière se montrait et disparaissait tour à tour, à mesure que le

sentier montait ou descendait. Il était âgé, et le chemin bien rude. Tandis qu'il s'avançait, dans un de ces momens où la montagne lui cachait la chaumière, il entendit une décharge de coups de fusil, une seule: ses genoux tremblèrent ; une pâleur soudaine couvrit son visage. Il s'arrête ; il écoute : un silence de mort avait succédé au bruit meurtrier. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il pût reprendre ses sens. Enfin, triomphant peu à peu de son effroi, il fait quelques pas; et, comme il sortait du sentier, il aperçoit de nouveau la chaumière. En avant de la porte, sur la place, des soldats étaient rangés en ligne, comme s'ils allaient être attaqués. Ils le furent en effet, et bientôt; des coups de fusils se firent entendre,

accompagnés de cris effrayans. Les soldats répondirent par un feu bien nourri. Le combat s'engagea, et des flots de fumée les enveloppèrent de tous côtés. Le vieillard n'en continua pas moins sa route : une seule pensée l'occupait ; un ardent désir de voir sa fille le pressait. Le feu, loin de se ralentir, redoublait de violence. Il y eut pourtant un intervalle, et les échos étant rentrés dans le silence, des chants funèbres arrivèrent alors jusqu'à lui. Il lève les yeux : c'était un convoi ! Quelques prêtres, ayant en tête une large croix, marchaient silencieusement : des paysans venaient après. Ils portaient, sur une litière, le corps d'une jeune fille dont le visage était découvert. André s'approche, met son chapeau bas, fait le signe du

chrétien, regarde..... C'était Maria, Maria fusillée. Les balles avaient déchiré sa poitrine : aucune n'avait frappé son beau visage, calme comme si elle priait encore. A cet horrible spectacle il tombe à genoux, sans voix, et presque sans vie.

Ici la comtesse Athanasia, trop émue, fut obligée de suspendre son récit. Tous ceux qui l'écoutaient, ne craignant plus de l'interrompre, laissèrent couler leurs larmes. — Ainsi, dis-je, après un moment, l'infortunée Maria périt victime de son dévouement. — La rigueur des lois militaires, reprit la comtesse, ne put fléchir devant une si haute vertu. La fille des autels reçut la mort qu'avait encourue

Anina, simple fille des champs. Bien loin de l'épargner, les Français pensèrent au contraire qu'une victime si sainte, si sacrée, imprimerait dans le pays une terreur plus grande, et que chacun sentirait, après une pareille exécution, qu'il n'y avait grâce à espérer pour personne.

Cependant au moment même où Maria tombait sous le plomb fatal, au moment où son âme pure s'envolait vers le ciel, Domenico et ses compagnons s'élançaient, non plus pour la sauver, l'infortunée! mais pour la venger, et venger d'avance leur mort. Le combat fut terrible. Trente soldats tombèrent sur la poussière. Domenico, à la tête des siens, Domenico, le

plus brave et le plus acharné, fut aussi le premier frappé. Ses compagnons le suivirent : aucun n'échappa. Domenico, mortellement atteint, expira le dernier. Ne pouvant plus se relever, n'ayant plus les moyens de se battre, il mordait la terre de rage ; son âme en s'échappant murmurait encore la fureur.

— Je demandai où étaient Anina et son père. — Vous pouvez la voir, dit la comtesse, à votre retour à Rome. Elle est religieuse à Santa-Chiara ; elle a remplacé sa sœur dans le cloître, comme sa sœur a pris sa place dans la tombe. Sa vie consacrée à la prière, et aux soins d'une charité active et bienfaisante, lui a

donné sinon le repos, du moins la résignation. Quelquefois, au pied des autels, le souvenir de Domenico vient l'y trouver; mais ce ne sont plus les souvenirs de la terre : elle intercède pour lui; elle demande sa grâce à Dieu; elle ne le voit plus que dans l'éternité qui seule pourra le lui rendre.

André est très-vieux. On conçoit à peine comment il a pu traîner si longtemps ses souffrances. Sa tendresse pour la pauvre fille qui lui reste le soutient et lui donne courage.

Mais en ce moment, lorsque j'arrive

au terme de mon récit, et que mes yeux se tournent vers la chaumière, près de ce lac où je me rappelle avoir vu, aux jours des vendanges, Anina cueillant de belles grappes dorées, Anina fraîche, jeune, rieuse, et maintenant pâle, triste, et livrée à des pensées de mort, comment ne pas maudire la passion fatale qui a mis au tombeau celle des deux sœurs la plus étrangère aux passions, et qui, laissant vivre l'autre, ne l'a pas rendue la moins malheureuse!



Le lac de Killarney.

Norah was formed to be beloved, ...
BAYLY.

Le lac de Killarney.

A l'une des extrémités de l'Irlande, du côté de l'ouest, on aperçoit le lac de Killarney. A la place même qu'il occupe était, il y a bien des siècles, une belle vallée qu'il

a couverte de ses eaux. Voici par quel prodige cela arriva.

De hautes montagnes, rangées en cercle, faisaient de cette vallée un cirque, une sorte de Colysée échappé tout construit des mains de la nature. Au dire des vieilles chroniques, elle se remplissait une fois chaque année, et pendant la nuit longue, d'une foule innombrable de jolies fées et de petits lutins. Ce peuple fantastique accouru de tous les points de l'univers, venait se livrer à des jeux. Il avait ses acteurs, ses chants, ses danses: spectacle magique dont nul mortel jamais ne fut témoin ; mais les airs en portaient au loin les cris et la

joie. A l'heure marquée, on se rassemblait de vingt lieues à la ronde. La foule attentive écoutait, s'effrayait et tremblait. Toute émotion a son charme : aussi ces bons montagnards se donnaient une fois par an le plaisir de la peur.

L'Irlande a d'autres vallées, elles sont vastes, profondes, d'un beau vert ; mais aucune n'est si bien cachée dans les montagnes, aucune n'offre un emplacement aussi propice à de mystérieuses scènes que la vallée de Killarney telle que la tradition en a gardé le souvenir. Elle avait des échos, mais silencieux, excepté les jours où l'orage leur envoyait le bruit de ses tonnerres. Elle avait des

lacs, mais que la barque ne sillonnait pas, qui abreuvaient seulement quelques chèvres sauvages. La culture n'y pénétrait jamais; assez belle pour être toujours la même, cette vallée devait être ainsi au commencement du monde.

On y voyait aussi jaillir d'une petite fontaine, placée au milieu, une eau claire, brillante qui, après avoir couru sur un sable d'or, venait dormir dans un bassin du marbre le plus blanc. Dès qu'elle y était arrivée elle n'en sortait plus. Elle ne dépassait jamais les bords, elle ne s'échappait par aucune issue, et cependant le bassin n'était ni bien large ni bien

profond. Aussi l'appelait-on la *Fontaine enchantée*.

Une pierre était posée au dessus ; fort lourde en apparence, elle pouvait néanmoins être soulevée avec facilité. Il y a tantôt mille ans, on disait, dans la contrée, que l'une des fées, protectrice de la fontaine, permettait aux filles d'un village qui n'était pas très-éloigné de venir le soir y puiser de l'eau pour l'usage de leur famille, mais sous la condition expresse, rigoureuse, que la pierre serait soigneusement replacée. Si quelqu'une y manquait, si, par suite de son impardonnable oubli, le soleil du lendemain touchait de ses rayons l'eau du bassin, une catastrophe terrible de-

vait frapper la coupable, sa famille, et la contrée tout entière.

Parmi les filles qui venaient, d'un pas léger, chercher de l'eau, le soir à la fontaine, en chantant les airs mélodieux et sauvages du pays, on distinguait Norah, la jolie Norah, dont les cheveux noirs tombaient en boucles sous une couronne de frêne toute parsemée des fruits rouges de l'arbousier. Les garçons l'admiraient; ses compagnes l'aimaient tant qu'elles lui pardonnaient sa figure. La maison où elle était née, qu'elle habitait encore avec ses vieux parens dont elle faisait l'orgueil, quoique simple, n'en était pas moins la plus élégante de tout le village. Cette élégance

lui venait non assurément de sa richesse, mais d'une propreté due aux soins de Norah; il n'est pas jusqu'au chèvrefeuille croissant autour de la porte qui ne semblât plus vert, dont les fleurs ne parussent plus fraîches, parce que Norah les cultivait de ses mains jolies.

Elle se serait bien gardée, après avoir puisé l'eau à la fontaine, de ne pas replacer la pierre sur le bassin. Puis, toujours chantant, dansant, riant, elle rentrait, sans apporter jamais avec elle le moindre chagrin, le moindre souci qui pût éloigner un instant le sommeil de sa couche.

Tant de bonheur, tant d'insouciance ne

pouvaient long-temps durer; l'amour allait venir. Il arriva avec un jeune soldat à l'armure brillante, radieux de ses hauts faits, aimant les combats et se plaisant à les redire. Il n'eut qu'à paraître pour charmer soudain Norah. Le cœur de la jeune fille ne put se défendre, il fallut le livrer; et lorsque le soir, au coucher du soleil l'heure de la fontaine sonnait, ce n'est plus seule que Norah s'y rendait. D'abord Owaël la suivit de loin, puis, de plus près; enfin tout à côté d'elle. Quelquefois ils s'asseyaient ensemble sur la route pour se reposer; Owaël, dans un tendre délire, disait alors :

Quand on voit passer Norah avec son air

si modeste, chaque bouche devient muette de surprise et de plaisir; chaque regard, tremblant, ému, ose à peine s'élever jusqu'à elle.

Un murmure flatteur l'accompagne. Humble et douce, elle s'embellit encore par la candeur. On dirait une créature descendue du ciel qui, ayant pris une forme terrestre, a conservé tout le charme de son origine.

Si, par hasard, ses yeux s'arrêtent sur les vôtres, une suavité inconnue vous pénètre, et se glisse jusque dans le cœur. Même après l'avoir ressentie, on ne peut la définir.

Norah ! vous exhalez un parfum de volupté, et cependant rien n'est plus pudique que votre personne. Vous semblez appeler l'amour, et cependant l'amour vous est étranger.

Quelles sont brillantes les roses qui naissent au pied de la montagne ! Mais une seule donne l'idée de toutes les autres; tandis que les plus jolies filles voltigeraient par milliers dans la vallée, sans qu'on pût savoir par elles, combien est belle Norah !

Ses vieux parens n'approuvèrent pas cet amour. Les histoires du jeune soldat, dans

lesquelles se retraçaient les plaisirs des camps et des cours, étaient sans charme pour eux. Norah, au contraire, aimait à les entendre. Ils réprimandèrent leur fille; ils lui défendirent de voir davantage celui qui les racontait. Toute en larmes, elle promit d'obéir, et, pour éviter la rencontre de son amant, ce soir-là même, elle prit un nouveau chemin pour se rendre à la fontaine où elle s'assit sur la pierre après l'avoir ôtée. Ses pleurs coulèrent en abondance. L'heure passa sans qu'elle s'en aperçût; le jour faiblissait, et déjà du haut du ciel, les étoiles laissaient tomber leur clarté dans le cristal des eaux du bassin.

Son amant se montra tout à coup.—Ah!

ne venez pas ici ! s'écria-t-elle, ne venez pas ! je ne dois pas vous voir. Que ne suis-je partie ! je n'aurais pas à trembler de votre présence. Mais je pleurais ; c'est vous qui m'avez appris à pleurer, Owaël !

— Ne parlez pas ainsi, chère Norah ; venez, retournons ensemble. — Jamais, jamais, répondit-elle en se levant avec vivacité et cachant mal sa frayeur. Moi qui ai toujours religieusement gardé ma promesse, je la viole en ce moment, et c'est vous qui en êtes cause. J'avais juré de ne plus vous voir : et pourtant vous voilà.

En disant ces derniers mots, elle marchait agitée; Owaël la suivait; il avait pris ses mains qu'il tenait jointes dans les siennes, en essayant de la calmer. — Votre faute, si c'en est une de me voir, est involontaire, dit-il avec un ton plein de tendresse et de douceur; vos parens ignorent notre entrevue; et si par hasard ils l'apprennent, soyez sans effroi : il y a tant d'indulgence dans le cœur d'un père ! le cœur d'un amant n'a pas plus d'amour. Mais pourquoi ne pas avouer les nœuds qui nous lient? Vous ne voulez pas quitter, vos parens : vous avez raison. Bien loin de vous y engager, je veux, au contraire, demeurer ici avec vous, avec eux; je travaillerai pour vous tous. Que ne ferais-je pas pour Norah, si chère à mon

âme ! Mais, hélas ! déjà il faut nous séparer ; vous voilà près de la maison. Accordez-moi donc un sourire ; qu'il m'acompagne et me charme jusqu'à l'instant où je pourrai en demander un autre. Y consentez-vous, Norah ? C'est un adieu : ne le refusez pas !

Il ne fut pas refusé. En ce moment Norah ouvrait la porte ; elle tourna la tête vers Owaël, lui accorda ce sourire vivement désiré, et, rouge et tremblante, elle se retira dans sa chambre. Le sommeil vint la chercher au milieu des plus douces pensées, elle croyait avoir obtenu le consentement de son père ; son imagination

allait aussi vite que son cœur. Déjà Norah se voyait au pied des autels où, après avoir fait hautement à la face du ciel l'aveu de son amour, elle n'avait plus besoin désormais de le cacher au monde.

Tout à coup, au milieu de ces images enivrantes, un cri de terreur s'échappe de sa poitrine. Elle s'élance hors du lit en disant : La fontaine ! la fontaine ! j'ai oublié de remettre la pierre. Mais le jour paraît à peine ; j'arriverai à temps. Elle était déjà dans le sentier où elle courait haletante, qu'elle criait encore : La fontaine ! la fontaine ! En ce moment, elle aperçut uue clarté rouge sur le sommet

des montagnes. Est-ce l'aube? se demanda-t-elle, ou bien est-ce le soleil? Non, non, cela ne peut pas être; j'arriverai à temps.

Ayant fait quelques pas encore, la fontaine s'offrit à sa vue. A cet aspect, elle demeure immobile: ses yeux perdent le mouvement; l'une de ses mains se porte à son front et s'y attache en signe de désespoir; l'autre main, étendue, montrait au loin la fontaine. L'on aurait dit, à la voir ainsi frappée de stupeur, une statue, mais qui, par un prodige inoui, porterait sur le marbre de sa figure l'expression d'une douleur vivante. Hélas!

c'était bien le soleil, et, ce jour-là, il était pur de nuages. Ses feux tombaient sur le bassin de la fontaine qui versait ses ondes dans la vallée avec des flots d'écume et avec le bruit d'un torrent. Les villageois épouvantés accouraient en foule; rien ne pouvait ranimer la pauvre Norah, ni les cris des hommes, ni le mugissement des eaux. Son doigt indiquait toujours la fontaine; mais elle ne paraissait pas comprendre quel danger la menaçait, car les flots atteignaient déjà ses pieds; son geste avait quelque chose de machinal. Owaël, qui arrivait en ce moment, s'élance et l'enlève dans ses bras. Revenant à elle, Sauvez mon père, sauvez ma mère! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, laissez-moi là; là, pour mourir,

et courez. Mais Owaël, aussi léger, aussi rapide avec ce doux fardeau, qu'un chasseur emportant un jeune daim, Owaël gravit d'un pas précipité l'une des montagnes qui bordaient la vallée. L'onde le suivait en grondant ; elle était menaçante et comme poussée par la vengeance. Plus Owaël montait, plus les eaux allaient s'élevant. Arrivé au sommet, il s'arrête épuisé, pose à terre son amante, regarde autour de lui. O spectacle horrible ! la vallée a disparu; le petit espace où ils se trouvent ne forme plus qu'une île perdue au milieu d'un lac immense comme la mer, et cet espace s'en va toujours diminuant. Il en était de même des autres montagnes; leur sommet présentait aussi des îles éparses sur le lac, mais moins

hautes que celle où Owaël avait cherché un refuge momentané; elles s'abîmèrent avant la sienne qui fut la dernière submergée. O mon seul amour! ma Norah! dit Owaël en baisant le front pâle de son amante, que ne puis-je t'emporter à travers les airs! N'y a-t-il donc plus de vie pour nous? et Norah lui répondait en criant : Mon père! ma mère! Ils ont péri, et c'est ma désobéissance qui les a tués.

Dans les bras l'un de l'autre, les deux amans attendaient leur sort inévitable. Les eaux grossissaient toujours; enfin, l'île s'a-

moindrit peu à peu, ce ne fut plus qu'un point, et puis ce ne fut plus rien.

A l'aspect des coupables flottant sur les eaux, la colère s'éteignit au cœur de la fée, et l'inondation s'arrêta. Mais la vallée n'a plus reparu, elle est restée au fond du lac de Killarney.

On assure qu'à chaque anniversaire de ce funèbre événement, un oiseau noir, inconnu, unique peut-être dans l'univers, vient, avec l'aube, secouer ses ailes à l'endroit où s'engloutirent Owaël le soldat, et

Norah la jeune fille. Il pousse en tournoyant des cris plaintifs et doux ; ces cris au dessus du lac, qui sert de tombe aux deux amans, sont devenus comme une sorte d'épitaphe annuelle et vivante.

L'Habit vert

ET

L'HABIT BLEU.

Ha ! ha ! ha ! my name and adress
— Ha ! ha ! ha !

HOOK.

L'Habit vert et l'Habit bleu.

Je consumais les jours, les mois, les années, dans la fatigue d'un stérile travail. Les nuits étaient données également à ces pénibles études entreprises dans un but que je n'atteignais jamais. Aussi le som-

meil était-il devenu étranger à mes yeux; je tremblais que, pendant cette longue et fatigante période de mon existence, mes amis, ceux à qui d'ordinaire je ne cache rien, ne vinssent à découvrir, par un mot échappé, ou par quelque aveu, dont je me serais repenti, quelle était la nature de mes recherches et l'opiniâtreté de mes efforts.

Il semblera tout-à-fait bizarre qu'à cette époque de ma vie, je me sois laissé dominer par une ardeur si vive, qu'elle ait anéanti toutes mes pensées de jeune homme, tous mes plaisirs d'une condition heureuse. Je ne puis, aujourd'hui même, songer aux tortures que j'avais imposées à mon esprit,

sans croire les sentir encore, et sans en souffrir de nouveau.

Ce fut au moment le plus prononcé de cette fièvre, de ce délire, qu'un soir d'été je sortis pour me distraire; je dirigeai ma promenade hors la ville, près de Régent's-Park; j'entendis bientôt derrière moi les pas d'un homme; je me retournai, et j'aperçus un petit vieillard entièrement habillé de vert, sa cravate même et son chapeau à large bord étaient de cette couleur; ses cheveux paraissaient d'argent, à cause de leur extrême blancheur. Mes yeux rencontrèrent son regard, et j'eus quelque peine à le soutenir. Comme je pressais

moins le pas, il ralentit le sien pour laisser toujours quelque distance entre nous.

Rien de plus ennuyeux pour un homme préoccupé, et je l'étais en ce moment, que d'avoir derrière soi le bruit monotone de quelqu'un qui le suit. Après avoir marché encore, je me retournai de nouveau; le vieillard était toujours sur mes traces; je modérai ma course afin de l'obliger à passer devant moi: point du tout; il mesura sa marche sur la mienne, et n'avança pas. Harcelé de la sorte, voulant en finir, comptant sur la supériorité de mes jambes, je me mis à courir. Inutile moyen! le vieillard courut aussi. J'espérais du moins le lasser, mais

j'arrivai à la barrière de Park-Crescent qui conduit à Portland-Place, sans avoir pu obtenir sur lui plus d'avance que depuis l'instant où je l'avais rencontré, et, tandis que j'étais haletant, lui, au contraire, ne me parut point fatigué. Alors, après avoir fait encore quelques pas, cherchant dans la ruse un succès que me refusait la vitesse, je fis volte-face, pour aller de Portland-Place à Duchess-Street. Le malin vieillard, cette fois, se trouva sur mes talons. Je dépassai la chapelle qui est dans Portland-Street; grâce au ciel, je le perdis de vue; mais ma joie fut de courte durée, je n'avais pas atteint le coin de Margaret-Street, qu'il reparut.

A cette époque, je logeais dans Marlbo-

rough-Street. Je fis réflexion qu'avant d'y arriver, la police ne me serait pas d'un grand secours pour me délivrer d'un compagnon de promenade qui s'acharnait ainsi après moi. Sans doute il troublait, en ma personne la sécurité individuelle; mais quel moyen d'empêcher un homme de marcher là où bon lui semble? Je pris donc mon parti, et je me résignai.

Je traversai Oxford-Street, et, pour mieux assurer ma fuite, je me précipitai dans Blenheim-Steps. Non moins rapide, l'obstiné vieillard s'élança comme moi. Voici qui est bien plus singulier encore: en passant près de l'amphithéâtre du célè-

bre anatomiste Brooks, ayant tourné la tête, je vis mon infatigable compagnon qui dansait en riant à l'aspect de ces tristes murs où les cadavres sont livrés au scalpel de la science. Pour en finir, je m'arrêtai, résolu à l'accoster sur cette place même, afin de ne pas faire de la porte de ma maison le siége d'une altercation qui pourrait être vive. Monsieur, lui dis-je en allant droit à lui, vous me pardonnerez si je vous interpelle; mais il serait difficile de ne pas comprendre que je suis, sans en pénétrer le motif, l'objet de votre poursuite. Me voilà près de chez moi; si vous avez quelque chose à me dire, quelque communication à me faire, quelque renseignement à me demander, je vous supplie de ne pas différer, que ce soit à l'instant même.

Vous avez parfaitement raison, me répondit-il; oui, monsieur, je désire effectivement vous parler; aussi vrai que vous avez besoin de me parler vous-même, quoique vous en ayiez grand peur. Écoutez : vous allez de ce pas chez vous, dans Marlborough-Street, où vous logez chez deux vieilles sœurs, qui sont restées filles. Aussitôt rentré, dès que vous aurez quitté votre habit, que vous vous serez enveloppé de votre robe de chambre à grandes feuilles, dont vous vous servez d'habitude, que vous aurez ôté vos bottes et mis vos pieds dans des pantoufles de maroquin rouge, vous boirez, car c'est votre coutume, un verre de ce vin léger acheté chez Henderson l'an dernier, aux fêtes de Noël; alors, Monsieur, vous vous appliquerez de nou-

veau à l'étude inutile et sans fruit qui vous occupe depuis cinq ans.

Tremblant à ces paroles, je lui dis : Eh ! comment avez-vous pu connaître toutes ces particularités de ma vie ; toutes ces..... — Qu'importe ? interrompit-il. Si vous êtes disposé à me permettre de jouir, pendant une heure seulement, de votre gracieuse compagnie, et si vous me faites goûter un peu de ce bon vin d'Henderson, je m'expliquerai. Croyez-moi, Monsieur, continua-t-il ; n'ayez pas l'air d'hésiter, car je vois que vous brûlez d'envie de m'accorder ce que je vous demande. Au reste, et pour vous rassurer, puisque les vieilles dames chez qui vous logez tiennent à ce que vous ne rece-

viez que des gens tranquilles, ce n'est pas moi qui vous exposerai à leurs reproches.

Il avait fort bien deviné mon intention; j'étais déterminé, quoi qu'il pût m'en coûter, à conduire chez moi ce singulier personnage, et à lui offrir, sur sa demande, un verre et même deux du vin de Henderson. Nous nous acheminâmes, cette fois l'un à côté de l'autre, et nous atteignîmes bientôt mon logis. Profitant de mon absence, mon domestique était sorti sans ma permission; je n'en fis pas moins asseoir mon convive, et ce fut moi qui approchai la table, sur laquelle je posai la bouteille de vin.

Pendant ce temps le vieillard, tout aussi

à son aise que s'il eût été chez lui, se mit à parler de mes affaires, de mes liaisons, de mes habitudes, mieux que n'aurait pu le faire un ami d'enfance. Nous commençâmes à boire; il trinqua gracieusement avec moi, et, dès le second verre, il devint plus gai. Sa conversation prit un caractère piquant, épigrammatique; ses paroles étincelaient d'esprit; il assaisonnait ses discours d'anecdotes curieuses sur tout ce qu'il y a de gens considérables dans Londres; il paraissait être au fait de leurs secrets comme des miens : c'était une chronique vivante. Il me dit qu'il ne manquait jamais, pendant l'été, une partie *fashionable ;* lorsque le triste hiver arrivait, c'était le tour des spectacles , des concerts. Il jouissait des plaisirs de chaque saison ; même les séan-

ces du parlement le trouvaient assidu, et quand, par hasard, il n'avait rien qui l'attirât, il s'amusait à voir arroser les fleurs des jardins publics. Sa manière de raconter portait avec elle l'empreinte de la vérité. Il était tout à la fois si comique, si franc, si expansif, que jamais homme ne fit sur moi une semblable impression.

Le temps avait fui; la nuit était venue, et je ne m'en serais point aperçu, si le cri du watchman que j'entendis fort distinctement, les fenêtres de mon salon étant ouvertes, ne m'eussent averti que dix heures sonnaient. A ce cri, mon convive se lève : — Je suis forcé de vous quitter, me dit-il, pour me rendre chez Brooks.

— Quoi, Monsieur, lui dis-je en me rappelant sa danse grotesque dans Blenheim-Street, là où je vous ai vu ? — Non, répliqua-t-il, mais dans Saint-James-Street. — C'est dommage, car j'ai une autre bouteille de cet excellent vin qui a paru vous plaire, et le diable.....

A ce mot, il prit un air sérieux et fâché; je l'entendis murmurer tout bas des paroles inintelligibles. Il était tout-à-fait nuit, je ne distinguais plus ses traits, seulement deux globes enflammés d'où partaient des étincelles, semblaient avoir remplacé ses yeux. Une partie de son nez en était éclairée, le reste de sa figure était dans l'ombre; j'entendis un coup donné sur le dos

de sa chaise comme s'il eût frappé la terre du bout de sa canne; je commençai à désirer la fin de sa visite.

Monsieur, me dit-il, toute feinte avec moi est inutile; je vais prendre congé de vous; mais ne vous imaginez pas que ma présence ici soit imprévue, que le hasard seul ait produit notre rencontre : la nuit passée, peut-être sans le vouloir, sans y songer, vous avez invoqué mon assistance; vous poursuiviez ce que vous cherchez avec tant d'efforts et toujours en vain. Je sais très-bien quel est l'objet de cette recherche; je sais également qu'après m'être éloigné d'ici, vous allez aussitôt vous remettre à ces folles études qui troublent

votre esprit et consument votre jeunesse.

Je ne désire rien, allais-je dire; mais le feu de ses yeux changea soudain en un rouge de sang, et les coups sur la chaise redoublèrent; le plancher en était ébranlé. Il fit un pas vers moi; glacé de frayeur, je reculai d'un pas aussi : Jeune homme, me dit-il avec un ton de voix impossible à décrire, vous alliez me tromper; vous voudriez me cacher des désirs, que vous croyez en sûreté parce qu'ils sont au fond de votre âme; je vais les en faire sortir, cela vous épargnera l'embarras d'une confidence.

Ce que vous désirez, ce que vous cher-

chez par d'incroyables fatigues, par des travaux inouïs, c'est la faculté de pouvoir lire dans la pensée des hommes, et de pénétrer, d'un œil avide, dans les événemens que l'avenir garde dans son sein impénétrable. N'est-il pas vrai? — J'avoue, Monsieur, lui dis-je, bien convaincu par cette question et par tout ce qui venait de se passer, que lui, n'importe qui il était, possédait cette puissance surnaturelle, j'avoue que tel a été le but de mes veilles, de mes travaux, et de mes méditations. Pour atteindre ce but, j'ai sondé la nature; je me suis irrité contre les bornes de mon intelligence. — Je vous les ferai franchir, interrompit mon interlocuteur; quant à ce que je suis, peu importe. La nuit dernière, je vous l'ai déjà rappelé, vous avez

eu recours à moi, ce ne sera pas en vain. Vous l'aurez, ce don, vous l'aurez; car seul je puis vous l'accorder : mais à une condition qui deviendrait terrible contre vous, si vous veniez à l'enfreindre. — Indiquez-la. — Dès demain à votre réveil vous lirez au fond de la pensée de tous les hommes, vous pénétrerez dans l'avenir de tous ceux avec qui vous serez en rapport; mais quoi qu'il en arrive, vous ne ferez jamais connaître à personne que vous possédez une semblable faculté. Au moindre mot, au moindre signe, c'est fait de votre vie. La foudre ne serait pas plus prompte à vous frapper. Y consentez-vous? — J'y consens. — Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit.

Pour avoir une garantie de ses pro-

messes, dont l'accomplissement devait satisfaire mes vœux les plus ardens, je lui demandai son nom et sa demeure. — Ha! ha! ha! s'écria-t-il en laissant échapper un rire qui avait quelque chose d'infernal. Ha! ha! ha! mon nom et ma demeure!... Mon nom vous est très-familier, jeune homme. Quant à ma demeure, elle est un peu loin d'ici; il est donc inutile de vous l'indiquer. Ainsi, encore une fois, bonsoir.

En achevant ces mots il s'échappa, et descendit rapidement l'escalier. Pour moi, je restai dans un étonnement difficile à décrire. Mon esprit se perdait à comprendre quel pouvait être ce visiteur extraordinaire. J'aurais passé plusieurs heures

dans une immobilité complète, si, au dessous de moi, des voix grondeuses n'étaient venues me distraire. C'étaient les deux vieilles sœurs qui reprochaient à leur servante d'avoir brûlé tant d'alumettes pour leur chandelle que tout le logis était infecté d'une forte odeur de soufre. Céla était vrai, car l'odeur gagna ma chambre; mais je doute que la servante fut la coupable.

Je me mis au lit, non que l'envie de dormir me le rendît nécessaire; mais il me sembla qu'en me couchant plus tôt j'atteindrais plus vite le lendemain, cet heureux lendemain, qui allait me rendre maître du pouvoir qu'on venait de me

promettre. Je sonnai ; mon domestique n'était pas encore rentré : ce n'était pas dans ses habitudes d'être dehors si tard. J'attendis, sans fermer mes rideaux, jusqu'à onze heures. Ne le voyant point arriver, je remis au matin le soin de le réprimander. Contre mon attente, et malgré la préoccupation de mon esprit, je n'eus pas plus tôt posé ma tête sur mon oreiller que je fus pris par le sommeil. Il ne me quitta qu'au moment où mon domestique entrait avec le jour dans ma chambre. Je frottai mes yeux ; je m'éveillai bien, et, m'étant levé à moitié, je me mis à réfléchir sur les événemens de la veille. Je me demandai d'abord si ce n'était pas un rêve. Mais, comme je me trouvais au moment marqué par l'inconnu en habit

vert pour l'accomplissement de ses promesses, je n'avais plus à attendre pour savoir à quoi m'en tenir.

— Barton, dis-je à mon domestique, pourquoi êtes-vous rentré si tard hier au soir? — Monsieur, me répondit-il, il m'a fallu attendre trois heures avant d'obtenir la réponse à la lettre que j'ai portée au major Sheringham. — Ce n'est pas vrai, lui répondis-je. Il se tut, fort étonné; et moi, je m'aperçus que mon esprit me fournissait une foule de choses que l'on ne m'avait point dites, et que je ne pouvais nullement savoir. Je continuai : — Vous avez été voir votre bonne amie Betzy Collyer, qui loge à Camberwell. Vous l'avez

conduite à un jardin public, où vous avez pris ensemble du thé et des gâteaux. Ensuite vous l'avez ramenée chez elle. Vous êtes revenu ici en courant à toutes jambes. Demain, vous avez l'intention de me demander un quartier de vos gages, qui, cependant, ne sera échu que lundi prochain, parce que vous voulez lui acheter un schall, et le lui porter dimanche, afin de recommencer ce que vous avez fait hier.

Il fut atterré : tout cela était vrai; et moi, qui venais de le lui dire, j'étais aussi surpris que lui. — Monsieur, me dit-il en tâchant de retrouver la parole; Monsieur, me dit cet excellent Barton, qui m'avait servi pendant sept ans sans avoir

jamais mérité le moindre reproche, je vois que j'ai perdu votre confiance, car vous ne pourriez être informé de mes actions avec une telle exactitude si vous ne m'aviez fait suivre. Pourquoi faut-il que je sois devenu suspect à Monsieur? Je ne puis donc rester plus long-temps à son service; je le prie de chercher un autre domestique. — Mais, Barton, je ne t'ai fait ni suivre ni guetter. Je... — Je demande pardon à Monsieur; ce n'est pas à moi de le contredire; mais j'aime mieux m'en aller: il faut que je le quitte.

Pour le tirer de peine, j'allais lui apprendre..... Je m'arrêtai tout à coup en frissonnant; je me crus mort. Le pauvre

Barton, me voyant dans cet état, s'imagina que je retenais un mouvement de colère; et dans sa frayeur il se mit à courir, craignant, sans doute, que la colère qu'il me supposait ne lui fît descendre encore plus vite l'escalier.

Dès qu'il fut sorti de ma chambre, je me livrai à toute la joie d'avoir échappé à la mort; c'est le mot, car l'indiscrétion m'aurait tué à l'instant. Il était donc positif, d'après la scène précédente, que le mystérieux visiteur m'avait tenu parole. Je venais de m'habiller, lorsqu'on m'annonça mon meilleur ami, le major Sheringham. Il attendait depuis un moment dans ma salle à manger. En même temps

on m'apporta une lettre de la séduisante Fanny Hayward, de Fanny qui, seule, pouvait suspendre mes recherches scientifiques par sa présence ou les charmer par son souvenir. — Sheringham, mon cher ami, lui dis-je en m'avançant vers lui, votre visite est bien matinale? — Un vif chagrin m'amène, répliqua Sheringham. Mon oncle, auprès de qui je sollicitais en votre faveur la place que vous désiriez, a été forcé de présenter un parent de la marquise. J'en suis au désespoir; mais j'ai pensé qu'il valait encore mieux vous en donner promptement la nouvelle, que de vous laisser dans les agitations de l'attente. — Major Sheringham, lui dis-je avec un ton froid, si vous êtes vraiment désolé, pourquoi donc avez-vous consenti si faci-

lement à l'échange qu'on vous a proposé? Car la place n'a été donnée au parent de la marquise qu'à la condition de vous faire obtenir en retour un grade de plus.

— Je n'ai jamais fait un pareil arrangement, mon cher ami, dit Sheringham un peu déconcerté. Mon oncle a vu, il est vrai, dans le service accordé à la marquise une occasion naturelle de me servir. Mais le refus de vous nommer n'entre pour rien dans cette affaire; c'est une chose à part. — Sheringham, votre oncle n'a rien fait sans prendre votre avis. Je paie seul les frais de votre promotion, qui sera

mardi dans la gazette. Dès hier, vous avez été savoir dans les bureaux de la guerre s'il y avait, en effet, une vacance; et, après en avoir donné la nouvelle à votre oncle, vous vous êtes chargé de m'apporter son refus, afin de l'adoucir par des expressions de regret et de condoléance.

— Je ne sais, monsieur, dit-il, en cachant mal son dépit, je ne sais où vous avez puisé ces renseignemens; mais un tel espionnage envers un ami, après tant d'années d'intimité, n'est pas d'un galant homme, et sied mal au caractère que j'aimais à vous croire. Quand un homme en qui l'on se repose descend à de tels

moyens pour vous surprendre, la confiance est à sa fin; ce qu'il y a de mieux, en pareil cas, c'est de rompre, et sans retour.

— Vous avez beau prendre l'air fâché, major : je suis fort bien instruit, vous le voyez. Par quel moyen ? peu importe. Je sais, de plus, qu'en sortant d'ici vous irez chez votre oncle pour me nuire dans son esprit, pour essayer de détruire son désir de réparer, à mon égard, son refus d'aujourd'hui. — C'en est trop! s'écria Sheringham. Voici notre dernière entrevue. — Sans attendre ma réponse, ce pauvre Sheringham, dont l'amitié était naguère si franche à mes yeux, si chère à mon

cœur, quitta ma chambre, emportant de moi une assez fâcheuse idée. Son départ m'affligea, et je ne pus me défendre de tressaillir lorsque j'entendis le bruit de ma porte qu'il fermait pour la dernière fois. Ainsi, en possession depuis quelques minutes de ma science nouvelle, j'avais déjà perdu mon meilleur ami et mon fidèle domestique. Cela n'était que trop vrai ; ce qui ne l'était pas moins, c'est que l'un m'avait menti et l'autre trompé.

J'ouvris la lettre de Fanny, que mon altercation avec mon ci-devant ami m'avait fait un peu oublier. J'en étais tout honteux. La lettre contenait une invitation à dîner

chez sa mère; je devais ensuite les conduire toutes deux à l'Opéra.

J'aimais Fanny; j'admirais sa beauté; quand je m'enivrais de ses regards, j'éprouvais un plaisir indicible à lire, dans la douceur languissante de ses yeux, un amour égal au mien. Je pris la plume pour répondre à son charmant billet; et, presque à mon insu, par un mouvement involontaire, j'écrivis ce qui suit :

« CHÈRE MISS HAYWARD,

» J'aurais beaucoup de plaisir à accepter votre aimable invitation, si elle était faite

avec cet esprit de sincérité qui, jusqu'à ce jour, m'avait paru caractériser votre conduite. Mais prenez garde que ce projet d'aller à l'Opéra date de loin ; il a été formé lundi passé chez lady Steward, où se trouvait sir Henry Witherington, qui vous a tant charmé, et auquel vous avez confié votre éventail pour qu'il vînt en personne vous le rendre ce soir dans votre loge. Comme je n'ai aucun désir de vous servir de cortége lorsque vous marcherez à cette brillante conquête, je suis forcé de vous refuser. Ce refus me coûterait davantage à cause de votre respectable mère, si je ne savais aussi qu'elle a insisté de son côté à ce qu'on m'invitât, afin d'avoir quelqu'un avec qui causer, et qui lui donne le bras jusqu'à

sa voiture, prévoyant bien que sir Henry la délaissera pour ne s'occuper que de vous.

»Croyez-moi, chère miss Hayward,

»Votre, etc...»

Je fis partir le billet. J'étais ravi que mon pouvoir surnaturel m'eût fait éviter un piége; et m'étant mis à table pour déjeuner, on introduisit mon tailleur. Il m'apportait un habit de la couleur la plus à la mode, de la coupe la plus élégante. En le déployant, il me vantait la finesse du drap, s'admirait lui-même dans son travail : en un mot, c'était un

chef-d'œuvre. Je le laissai se complaire dans l'ensemble et dans chaque détail. Puis, je lui dis : — Mon cher monsieur Fitman, l'habit est merveilleux, sans doute; il doit dessiner ma taille à ravir. Seulement, ce n'est pas vous qui l'avez fait, et c'est pour un autre qu'il avait été confectionné : car vous l'avez acheté ce matin chez Stone, votre confrère, bien plus habile et bien plus renommé. — Ceci me valut quelques insolences du tailleur. Pour toute réponse, l'ayant poussé un peu rudement, le maladroit roula du haut de l'escalier. Je le croyais mort; mais leste à se relever, il courut chez l'officier de police porter sa plainte; cela me valut l'invitation de comparaître devant les magistrats.

Malgré toutes ces mésaventures, j'étais toujours dans l'ivresse de mon pouvoir caché; seulement, je sentis qu'il fallait le garder davantage pour moi, être plus prudent à l'avenir, ne plus apostropher les gens, en un mot jouir en secret d'une faculté qui, étant mystérieuse, devait s'exercer de même.

Pour en finir avec mon tailleur, je pensai qu'il était bon d'aller au Temple consulter mon homme de loi. Non-seulement il était habile, c'était de plus un ancien ami. Je prévoyais l'issue de ce petit procès; mais ce n'était pas une raison pour me rendre seul au tribunal; je ne devais pas

me montrer aussi dédaigneux des formes judiciaires; on aurait pu croire que j'affectais d'oublier le respect dû aux magistrats. J'arrivai au Temple; mon ami Maxwell était chez lui; il m'accueillit avec sa bonté ordinaire. Je lui expliquai ma cause. Il m'écouta attentivement, me promit son assistance, me renouvela l'expression de son amitié. Il avait l'air de faire grand cas de moi; cependant je vis dans sa pensée qu'il me considérait depuis long-temps comme une espèce de fou; il l'avait même dit à sa femme. Voilà ce qui m'expliqua pourquoi, quand je lui faisais visite, elle donnait l'ordre, en me voyant paraître, d'emmener ses enfans; et, tout en étant très-polie, elle avait soin de tenir son fauteuil toujours éloigné du mien.

J'étais si peu inquiet de cette affaire que je me mis tranquillement en marche pour aller dans une maison où j'étais accueilli d'ordinaire avec bienveillance; on aimait à m'y voir; de mon côté je m'y plaisais : la maison était agréable, à cause de ses maîtres et de la société distinguée qui s'y rassemblait. J'arrive à la porte, je frappe, on vient me dire qu'il n'y a personne; on y était pourtant : la porte n'était même pas défendue pour tout le monde; mais j'étais du nombre des exclus. Depuis quelque temps on me trouvait rêveur, distrait, et par conséquent ennuyeux. Je sus tout cela en une minute, beaucoup mieux qu'on n'aurait pu me le dire. Je me retirai donc, avec l'intention de ne plus jamais revenir. J'en fus fâché : c'était une

perte pour quelques-unes de mes soirées.

Assez triste, je m'acheminai vers l'Opéra, sûr d'y trouver Fanny avec sa mère et sir Henry; j'étais curieux de leur donner la surprise et la contrariété de ma présence. Je les aperçus, en entrant dans la salle, dans leur loge. Rien n'y manquait, pas même l'éventail. Sir Henry affectait tant de suffisance, parlait à Fanny avec un air si victorieux, Fanny, de son côté, avait si bien l'air de se prêter à cette victoire, que allai, sans différer, frapper à la porte de la loge. Je m'apprêtais à les railler : c'est la vengeance des jaloux quand ils sont forcés de se contraindre. Je trouvai Fanny froide

et sévère avec moi ; voilà pour l'extérieur. Ce qui se passait en elle m'était moins défavorable : il y avait là un reste de tendresse qui, à ma vue, lui donnait quelque émotion. Quant à la mère, elle était profondément offensée, et la rougeur de ses joues trahissait la colère dont son cœur était agité. Sir Henry se permit de me toiser. Je fis bonne contenance. Sir Henry, moins calme que moi, se tourne vers la mère, et lui demande si, comme il le croyait, ma présence lui était pénible; sa réponse fut très-affirmative. — Eh bien! monsieur, dit sir Henry en m'adressant la parole, il faut alors que vous quittiez la loge. — Avec plaisir; mais je n'en sortirai pas seul. — Fanny, effrayée, veut nous apaiser; mais la mère, au contraire,

excitait mon incivil antagoniste. — Monsieur, repris-je alors, vous sentez qu'ici, en présence de ces dames, je ne puis vous parler comme le mérite votre étrange interpellation. — Vous avez raison, répondit-il, et il me suivit. Je tirai une carte de ma poche, et, la lui donnant, — Voilà, lui dis-je, mon nom et mon adresse. Vous m'entendez; et je compte sur vous. — Je ne suis pas homme à vous manquer de parole.

Nous nous quittâmes. Je sortis de l'Opéra; lui rentra dans la loge, où les deux dames étaient dans une agitation extrême, Fanny à cause de moi, et la mère à cause de sa fille.

A la pointe du jour, on vint m'avertir que le colonel Mac Manton m'attendait dans le salon. Je savais fort bien l'objet de sa visite : il venait m'inviter de me rendre à Chalk-Farmer, où il avait fait préparer deux pistolets. Je m'habillai à la hâte, et je descendis auprès du colonel. — Monsieur, dit-il en me voyant, d'après ce qui s'est passé hier à l'Opéra entre vous et mon ami sir Henry Witherington, vous deviez vous attendre à recevoir de ses nouvelles ; je vous en apporte. Je suis persuadé que vous êtes prêt à me suivre. Veuillez m'indiquer votre témoin, pour que je puisse m'entendre avec lui. A ces mots ma pensée s'arrêta si vivement sur le duel qui allait avoir lieu qu'un cri soudain s'échappa de ma bouche. Le pouvoir infernal dont j'étais possesseur

venait de me révéler quelle serait l'issue infaillible du combat. — Monsieur, dis-je avec chaleur au colonel, je dois refuser toute rencontre avec sir Henry. — Voilà une détermination bien extraordinaire, répliqua le colonel. Je puis vous assurer, et je suis en mesure de le faire, que votre adversaire ne peut recevoir aucune excuse: j'ai tenté d'abord des voies conciliatrices, mais la scène, telle qu'il me l'a racontée, m'a fait bientôt voir qu'elles étaient impossibles. Bien loin de l'y engager, je serais disposé, au contraire, à l'en détourner, s'il était assez peu jaloux de son honneur pour accepter en réparation toute autre chose que du sang. — Vous avez ma réponse; je refuse le défi. — Vous consentirez du moins à m'expliquer cet étrange

refus. — Volontiers. Notre querelle fut excitée par une vieille femme piquée; je dirai même, pour prendre les choses de plus haut, que l'inconséquence de sa fille en est la première cause. Dans ce moment elles gémissent toutes deux de ce qui s'est passé hier; sir Henry lui-même, en marchant au combat, obéit bien plus à un préjugé qu'à l'honneur. — J'aime à croire que vous avez d'autres raisons, et surtout meilleures. — Eh bien! monsieur, puisqu'il faut vous l'avouer, si le malheureux sir Henry se bat avec moi, c'est un homme mort : telle est sa destinée. Avec cette certitude, je ne consentirai jamais à devenir un assassin. — Est-ce là votre motif bien réel? me dit le colonel en prenant un air ironique. — Oui, monsieur. — Eh bien! alors, qu'il me soit

permis d'ajouter, en termes fort précis, que sir Henry Witherington doit à l'avenir vous considérer comme indigne du nom de gentleman. A la première occasion, il satisfera son honneur par le seul moyen qui lui reste.

Mon cœur se souleva si vivement à ces mots que je sentis mon secret sur le bord de mes lèvres; j'allais le divulguer; j'allais montrer au colonel son ami victime marquée par le destin; j'allais lui en donner la preuve terrible, sanglante, irrévocable. Mais je serais tombé mort sans le convaincre, et la réputation de lâcheté, que je voulais éviter, n'en aurait pas moins

pesé sur ma tombe. Je le laissai donc partir. Il emporta l'idée que j'étais le plus poltron des hommes, lorsque j'en étais le plus généreux.

L'arrivée de mon homme de loi vint me remettre un peu. Nous nous acheminâmes tous deux pour aller au tribunal; j'étais fort tranquille sur ma condamnation; je n'y pensais pas; la loi m'était connue; on me l'appliquerait; j'en serais quitte pour une légère amende. En entrant dans la salle d'audience, au seul aspect des hommes qui allaient me juger, je sus beaucoup mieux quel sort m'était réservé. Je les connaissais presque tous. Jusqu'alors je les

avais pris pour des gens de bien, pour des gens consciencieux : j'eus à décompter. Celui-ci me détestait, il se promit bien, en me voyant, de charger la loi de satisfaire sa haine; cet autre avait été sollicité par la femme du tailleur, accorte et gentille, et j'allais payer les frais de la visite; un troisième m'avait, dans le temps, demandé un service que je n'avais pu lui rendre, et il était prêt à charger la condamnation de sa reconnaissance; enfin, pour dernière misère, il se trouvait parmi mes juges un mari qui, à l'aspect de mon homme de loi, se mit à grincer des dents: l'arrêt fut en harmonie avec les sentimens honteux et secrets de chacun de mes juges. Il me fallut donner à mon adversaire trois ou quatre fois la valeur de

l'habit, lui faire des excuses et subir les rires moqueurs de l'assemblée. De plus, cette condamnation me fit perdre le respect que j'avais eu jusqu'alors pour la justice.

Ma querelle avec sir Henry, et surtout le refus de me battre, firent grand bruit dans le monde. Ceux qui se disaient mes meilleurs amis étaient les plus ardens à me blâmer. Je m'aperçus que, dans la rue, mes connaissances m'évitaient. Je ne pouvais entrer dans un des clubs de Saint-James sans être assailli par des mots équivoques et choquans. Je savais aussi que sir Henry se donnait beau jeu à mes dépens. Je sentis

que la sagesse m'abandonnerait, et que le brillant sir Henry pourrait bien ne pas toujours vivre et m'insulter à l'abri de ma générosité. Je me décidai à quitter la ville. Depuis long-temps j'avais en vue une petite ferme près de l'un des plus jolis villages du royaume.

J'écrivis à un notaire du comté de Nottingham, où la ferme était située, et lui donnai l'ordre de l'acheter, me reposant sur sa probité des conditions et du prix.

Je suivis ma lettre d'assez près. Il avait rédigé d'avance le contrat; je n'eus qu'à le

revêtir de ma signature. Le notaire était absent; je venais de signer lorsqu'il entra; il m'accabla de prévenances avec un air de franchise et de bonhomie qu'il tâchait de rendre le plus naturel du monde; il me présenta l'achat que je venais de faire sous l'aspect le plus avantageux. J'avais à bas prix, disait-il, une des meilleures propriétés du comté. Plus il me voyait l'air froid, plus il s'exaltait, et plus je lisais dans sa pensée combien elle était en désharmonie avec ses discours. L'honnête notaire, abusant de ma confiance, et favorisant à mes dépens le vendeur dont il était l'ami, m'avait fait payer deux fois sa valeur, au moins, une ferme, jolie, il est vrai, mais d'un rapport peu considérable. Je promis de ne plus me servir de son mi-

nistère; encore un homme dont il fallut m'éloigner.

Je me mis à visiter ma ferme pour tâcher d'oublier ce qu'elle coûtait. Elle était au pied d'une délicieuse colline. Quelle vue ravissante! quelle pureté dans l'air! quel calme tout cela donnait au cœur! Pour ajouter à ce que cette vie nouvelle m'offrait de charmes, je rencontrai, à peu de distance, dans une autre ferme, toute une famille où le voisin fut bientôt accueilli comme un parent. Pour me faire oublier Londres qui me rejetait presque de ses murs, ici une famille entière ouvrait ses bras pour me recevoir, moi qui en étais à

peine connu : c'était de l'amitié bien vive, et, l'on peut m'en croire, bien sincère. Leurs paroles me touchaient jusqu'aux larmes; leurs pensées étaient plus tendres encore, car, à l'inverse de ce qui se passe ailleurs, c'était leur bouche qui disait le moins.

Mes nouveaux voisins, mariés depuis assez long-temps, avaient deux fils, encore en bas âge, et une fille qui venait d'atteindre ses dix-sept ans. Elle se nommait Marie; sa figure était douce comme son nom. Mes visites ne lui déplaisaient point; elle y trouva bientôt du charme. De mon côté, je les rendais plus fréquentes et toujours plus longues. Enfin je m'aperçus que je l'aimais. Comme je pouvais voir clair

dans son cœur, l'aveu qu'elle me fit de son amour ne m'apprit rien, et je n'en fus que plus heureux.

La famille venait quelquefois le soir me visiter dans ma ferme, devenue le but de leur promenade. Souvent j'allais les chercher; quelquefois je les y attendais. La mère de Marie la trouvait fort à son goût. Après avoir commencé par des conseils au jardinier, elle avait fini par des ordres. Il faut lui rendre justice : elle s'entendait fort bien à commander.

Le sentier qui séparait les deux fermes était singulièrement fréquenté : ou j'allais,

ou bien ils venaient; les deux propriétés, à vrai dire, n'en formaient qu'une. Pourquoi n'aurais-je pas cherché à les réunir tout-à-fait? Je m'enhardis. Un matin je pris à part la mère de Marie, et, avec une timidité dont je ne pus me défendre d'abord, je lui demandai la main de sa fille. Je savais sa réponse avant de l'avoir entendue. Le dirai-je? Pourquoi non? je me suis promis de ne rien cacher. Je lui étais fort agréable, sans doute; ma demande, sur laquelle elle comptait, la ravit: mais, au dessus de tout cela, ma ferme, dont elle allait devenir maîtresse, et la satisfaction de marier sa fille, moment ardemment souhaité, furent les véritables motifs qui dictèrent sa réponse. Elle était favorable : je passai sur le reste.

Je revins auprès de Marie : sa pensée, en m'écoutant, fut aussi pure que son cœur. Je courus auprès de son père, qui, dans la famille, n'avait l'autorité qu'en troisième ligne; car il obéissait à sa femme, qui commandait toujours, et à sa fille, qui, tout en connaissant son empire, n'en abusait jamais.

Nous abrégeâmes, d'un commun accord, les jours qui devaient précéder le moment solennel. Dès le matin j'étais prêt; nous nous rendîmes à la chapelle catholique. Marie, qui, d'habitude, était pure et belle comme une fiancée, trouva le secret, bien à son insu, je l'assure, d'être plus belle encore pour sa noce. Il n'y a pas d'expression

qui puisse la dépeindre. Au milieu des flambeaux, de l'encens, de la foule attentive; en présence de l'autel où s'accomplissait le sacrifice, aux sons graves et majestueux de l'orgue, au chant sacré des prêtres, jusqu'au bruit de la clochette qui annonçait la célébration du saint mystère, tout portait dans mon âme un sentiment religieux qui venait s'unir à mon amour et le sanctifier. Marie partageait mon émotion. Lorsqu'elle prononça le *oui* qui allait former à jamais le lien de nos deux vies, je crus voir le ciel ouvrir ses portes d'or et des milliers de chérubins applaudir à mon bonheur.

Je passe rapidement sur le reste de la journée. J'arrive au soir où, sur la verte

pelouse, on dansa. Ici se rencontre un incident, bien léger, mais qui jeta un nuage de peine sur des instans si doux. Un jeune homme suivait des yeux Marie. Je m'informai de son nom; je fis sur son compte quelque vague question. J'appris qu'il était admis autrefois dans la famille de Marie. Tout à coup il avait cessé d'y paraître; on ne put m'en dire le motif. J'allai droit à lui; il m'était trop facile de savoir tout ce qu'il pensait pour m'en refuser la satisfaction : c'était un rival qu'on avait éconduit. Il était éperdument amoureux de Marie, qui commençait à voir son amour avec quelque intérêt, lorsque la mère, vigilante et difficile à tromper, se chargea de le congédier. Marie l'avait oublié, mais lui n'avait pu faire de même.

Tout s'effaça bientôt; la nuit était venue: le bonheur reprit sur moi tout son empire.

J'étais entré dans une nouvelle existence; Marie en faisait tout le charme. Sa mère seule y jetait le trouble. Chaque fois que je causais avec elle, je voyais son esprit agité, curieux. D'un autre côté, elle interrogeait sans cesse Marie, sous prétexte qu'une fille ne doit rien cacher à sa mère : elle voulait connaître tous les secrets de mon ménage. Je lui étais devenu suspect; elle m'épiait; peu à peu la bonne opinion que je lui avais inspirée s'affaiblissait. Je lisais dans sa pensée tout ce que sa bouche

cherchait à me dissimuler. Quelquefois, dans nos conversations, j'en laissais apercevoir malgré moi quelque chose. Alors, craignant de s'être compromise, elle pesait ses paroles; elle jouait la discrétion. Pour la tirer d'embarras, j'évitais de lui parler: elle s'imagina que je l'avais prise en haine. Plus je m'efforçais de l'en dissuader, moins elle y croyait; elle me soupçonnait d'être hypocrite. Soufflant à son mari, à sa fille même, ses préventions, tout se refroidissait autour de moi : plus d'accord, plus d'intimité. Le mari, d'une nature tremblante avec tout le monde, faisait le brave envers moi, mais seulement de loin et par des regards. Voyant l'irritation de sa femme, il s'efforçait de la partager pour lui plaire; cela était cause que je ne pouvais plus

l'aborder. Supposant, non sans quelque raison, que je devais être aigri, offensé, il mourait de peur à mon approche. Quant à Marie, je la surprenais parfois regrettant son premier amour; ce qui, pour m'achever, gonfla mon cœur de jalousie. Au fond, je n'étais point changé, et cependant, aux yeux de tous, je n'étais plus le même homme. Je vivais dans un enfer : plus de repos, si ce n'est lorsque j'étais seul. Autre malheur : on m'accusa d'être misantrope, de fuir ma famille; on finit par me croire fou, et, pour dernière misère, fou méchant.

Je courais quelquefois dans la plaine,

écrasé sous le poids d'une vie insupportable, et à laquelle je ne pouvais échapper. Dans tout le canton, fermiers, paysans, voisins, c'était à qui m'éviterait. On ne jetait sur moi que des yeux effrayés. Ma belle-mère colportait ses plaintes; et, sans le vouloir précisément, elle me rendait odieux. Quelques-uns pourtant me plaignaient, mais Dieu sait à quel prix! ils me croyaient ensorcelé.

Obligé de fuir ma famille comme autrefois j'avais fui la ville, j'étais allé un jour, bien loin, dans un endroit solitaire; je songeais à cet effroyable sup-

plice que je portais en moi, et qui provenait d'une faculté vraiment infernale, puisqu'elle causait tant de maux. Je songeais à cette misère sans issue où j'étais engouffré, lorsque, derrière moi, j'entendis quelqu'un qui me suivait : c'était le bruit des pas d'un homme. Je me crus encore à Blenheim-Steps; j'aurais parié qu'en me retournant j'allais rencontrer le petit vieillard en habit vert. Je vis bien en effet un vieillard, mais il avait un habit bleu. Je le regardai : ce n'étaient pas ses traits, ce n'était pas lui : rien de plus doux que les regards de celui-ci; rien de plus vénérable que tout son maintien. Je m'arrêtai frappé d'étonnement. Il vint à moi, me prit les deux mains, et, avec un accent de tendresse que je ne puis rendre, il me dit :

— Tu souffres ; tu es bien à plaindre : avec tous les élémens du bonheur, tu ne peux plus supporter la vie. — Oh ! oui, vous dites vrai, vous dont la voix seule console ma souffrance est à son dernier terme. — Il l'a fallu, sans quoi je ne serais pas ici près de toi. Quand l'homme a épuisé toutes ses forces contre l'infortune, j'accours. Les méchans seuls, je les abandonne ; car pour eux le malheur est justice. — Et comment pourrez-vous me sauver ? — En te privant d'une faculté qui fut par toi vivement désirée, et dont tu as fait une cruelle expérience. C'est pour punir tes désirs insensés que le vieillard en habit vert les satisfit. — Je vois que vous savez tout. Vous lisez donc dans ma pensée ? — Sans doute. — Et pourquoi donc ne puis-je pas lire dans

la vôtre ? — C'est que déjà tu n'en a plus la puissance. Je t'ai retiré le fatal présent de l'homme vert.

Je jetai un cri de joie. — Te voilà guéri. Embrasse-moi, mon fils. Dieu a posé des bornes à l'intelligence humaine : vouloir les dépasser, c'est se révolter contre sa sagesse. Lè véritable savoir consiste non pas à tout connaître, mais à se convaincre qu'il est des choses qu'il faut ignorer.

Je tombai à ses pieds.

Lorsque je me relevai, il avait disparu.

Depuis ce moment tous les hommes me paraissent parfaits; je ne connais plus les pensées de ma femme que lorsqu'elle me les dit; et, dans une perpétuelle illusion, ma vie s'écoule heureuse et tranquille.

L'Echange infernal.

CONTE FANTASTIQUE.

A human being ! — Yet was it one ?
AUTHOR OF FRANKENSTEIN.

L'Echange infernal.

Lorsqu'une aventure étrange, magique, infernale, arrive à quelque pauvre créature humaine, c'est sans retour qu'il lui faut vivre sous la puissance de ce terrible souvenir. Il est même des instans où l'émotion

est si violente, qu'un aveu public peut seul délivrer l'âme de tout ce qu'elle renferme de trouble, de remords et de terreur.

Je suis la preuve de cette vérité. Je m'étais fait un serment solennel; celui de ne jamais révéler les fautes horribles auxquelles m'entraînèrent mon orgueil, le plus fatal de mes ennemis. Le saint homme qui avait reçu le poids de mes secrets, lorsque j'allais à l'échafaud, est descendu dans la tombe. Personne après lui ne sait qu'un jour.....

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi à jamais? Pourquoi divulguer ce qui outrage

la Providence? Pourquoi mettre en lumière ma honte? Répondez-moi, vous dont la sagesse pénètre dans les mystères du cœur humain! Mais à quoi bon, puisque, en dépit de tout ce que vous pourriez me dire, en dépit de ma volonté, de l'horreur même que m'inspire une action abominable, il faut que je parle?

Gênes, ma douce patrie, ville superbe dont les palais regardent les vagues bleues de la Méditerranée, te rappelles-tu mon enfance, lorsque ton beau ciel, tes champs de vignes, les rochers de ta plage et les promontoires qui avoisinent ton port, formaient tout mon univers? Heureux temps où le jeune homme, trop à l'étroit dans les

lieux où il existe, envoie au loin son imagination pour chercher une liberté sans limites! A ce seul moment de la vie, la joie est pure ; car seulement alors le cœur est dans un état complet d'innocence.

Je naquis avec le caractère le plus impérieux, le plus arrogant que la nature ait jamais mis dans le sein d'un homme, quelque marâtre qu'elle soit envers lui. Je ne pouvais être dompté que par mon père; et lui, noble, généreux, mais capricieux et tyrannique, nourrissait et comprimait tout à la fois l'impétuosité sauvage de ce caractère; il me frappait de crainte sans pouvoir m'imprimer le respect : la liberté, l'indépendance, ou, en d'autres

termes, l'insolence et la domination, étaient toute l'espérance de mon cœur rebelle.

Mon père avait un ami, un Génois, noble et riche, qui, dans une commotion politique, perdit, par un seul arrêt, sa patrie et ses biens. Le marquis de Torella (c'était son nom) partit seul pour l'exil. Comme mon père, il était veuf. Il lui confia, au moment du départ, sa fille Juliette, encore enfant. J'aurais été pour elle, à cause de mon humeur altière, un sujet continuel de peines et de pleurs, si mon père, avec sa sévérité accoutumée, ne m'eût fait comprendre que je devais être son protecteur. Alors je sentis, et tout me rappelait, dans nos études, dans nos jeux, dans

nos promenades, que j'étais pour elle un refuge où sa faiblesse avait besoin de s'abriter, et qu'elle était pour moi un être trop timide, trop à plaindre pour que je vinsse la heurter de toute la violence de mon caractère. Nous grandîmes ensemble. Les premières fleurs de l'été étaient moins suaves que cette chère enfant. Sa figure brillait d'un éclat qui n'avait d'égal que dans la pureté du ciel; sa voix, son maintien, sa démarche..... Oh! que mon cœur saigne quand je me souviens encore aujourd'hui des maux que j'ai fait souffrir à cette créature angélique!

Nous venions d'atteindre, elle sa huitième année et moi ma onzième, lorsque

l'un de mes cousins, qui, un peu plus âgé, nous paraissait un homme, assiégea ma compagne de ses attentions, et il l'appela sa fiancée. Il voulut lui faire promettre un jour de l'accepter pour époux quand elle serait sortie de l'enfance. Comme elle refusa, il se mit à la prier, puis à parler d'enlèvement. A ces mots, saisi d'une émotion frénétique, je me précipitai sur lui; j'essayai de m'emparer de son épée; je le pris à la gorge; je voulais le tuer. Ne pouvant se dégager de mes mains, il fut obligé d'appeler du secours, ce qui mit fin à cette scène, dont Juliette était demeurée la spectatrice tremblante.

Ce même jour, vers le soir, je la con-

duisis à la chapelle. Là, en présence de l'autel, et sans autre témoin que l'ombre qui nous enveloppait, je lui fis toucher les reliques sacrées, je troublai son cœur d'enfant, et je profanai ses lèvres en lui faisant jurer qu'elle serait à moi, à moi seul.

Peu d'années après, Torella, ayant obtenu sa grâce, rentra dans sa patrie, où ses biens lui furent rendus. Je venais d'atteindre ma dix-septième année; alors mon père expira. Il avait été pendant sa vie magnifique jusqu'à la prodigalité. Torella s'applaudit que ma minorité, dont la tutelle lui avait été confiée par l'expresse volonté de mon père, lui permît de réparer

ma fortune par des économies et une administration prudente et sage. Torella et sa fille devinrent toute ma famille.

Je désirai voir le monde : on me le permit. Quoiqu'il m'en coutât de quitter Juliette, je partis dans l'espoir d'être plus digne d'elle à mon retour. J'allai à Florence, à Rome, à Naples. De là je passai en France, et j'arrivai à Paris, qui, dans mon voyage, était le but de tous mes désirs. Il s'y passait alors d'étranges choses. Charles VI, tantôt fou, tantôt plein de raison, tour à tour roi puissant au milieu de son peuple, ou misérable esclave dans sa cour; objet tout

à la fois de respect et de pitié, Charles, après avoir été l'orgueil de la France, en était devenu la risée. Autour de lui, la reine, le dauphin, le duc de Bourgogne, ne se réconciliant que pour se brouiller de nouveau, passaient du plaisir des fêtes aux terreurs des combats; ils s'obstinaient à ne point voir le malheur du royaume, et préparaient sa ruine en croyant le sauver. Enfin, toujours extrêmes, ils se livraient à des joies dissolues ou à des querelles barbares.

Mon caractère ne se corrigeait point par l'âge. Depuis la mort de mon père, l'impétuosité de mes passions n'avait plus de frein: j'aimais le luxe, les voluptés, et je m'y

abandonnais avec une pleine licence. Qui aurait pu m'opposer quelque sage censure dans Paris! Une foule de jeunes gens, devenus mes complices, excitaient, au lieu de les contenir, des passions auxquelles ils ne s'associaient que trop. Ma personne ne manquait point de charmes : habile à m'élancer sur un coursier, maniant l'épée avec dextérité, nullement étranger aux arts, je passais pour un cavalier accompli. En dehors de tous les partis politiques, je devins cher à tous. Ma présomption et mon arrogance étaient laissées sur le compte de ma jeunesse.

Je ne fus plus bientôt qu'un enfant gâté, qu'un enfant perdu ; les lettres et les avis

de Torella n'avaient plus sur moi le moindre empire : rien ne pouvait dessiller mes yeux, pas même le triste aspect de ma bourse vide. Je vendis une partie de mes biens; une forêt, des maisons, puis mes bijoux, mes chevaux et leurs brillans harnais, tout vint s'engloutir dans le gouffre de Paris. Au train dont j'allais, on aurait dit que je voulais échanger mon riche héritage contre la plus hideuse misère.

A ce moment, le duc d'Orléans fut guetté, surpris et assassiné, au détour d'une rue solitaire, par le duc de Bourgogne : la crainte et la terreur se répandirent dans Paris. Depuis cet événement, la reine et le dauphin vécurent retirés ;

tous les plaisirs furent suspendus. Fatigué de cet état de choses, mon cœur se réveilla au souvenir des lieux de mon enfance. Je pouvais, en y retournant, réclamer l'amour de Juliette, et retrouver quelques débris de ma fortune dont je n'avais pu me défaire encore. Je ne voulus pas cependant reparaître dans un triste équipage. Ma dernière folie fut de vendre, mais à moitié perte, ce qui me restait d'un bien près d'Albaro. J'envoyai toutes sortes d'ouvriers habiles, de tapisseries, de meubles, pour embellir d'une splendeur presque royale le palais de mes pères, à Gênes, auquel je n'avais osé toucher. Je ne me hâtais pas trop d'arriver cependant, honteux que j'étais de jouer, à mon retour, le rôle de l'enfant prodigue. Je fis partir en

avant mes chevaux richement caparaçonnés; j'y joignis une magnifique cavale, parée d'or et de soie, que j'offrais en présent à Juliette.

Était-ce une agréable perspective que d'être à mon arrivée accueilli comme un dissipateur, d'essuyer les marques d'une impertinente curiosité, peut-être même celles du mépris, et d'être en butte aux reproches et aux railleries de mes compatriotes? Pour opposer une sorte de barrière à la censure publique, j'invitai plusieurs de mes camarades, les plus insoucians, à m'accompagner, pour me former un brillant cortége. Je partis ainsi, me croyant armé contre l'opinion publique;

et, moitié crainte, moitié remords, j'essayai de cacher ma blessure derrière l'insolent étalage de ma vanité.

. . . .

J'arrivai à Gênes; je touchai le sol de la patrie; je revis le toit de mes ancêtres. Mon allure orgueilleuse pouvait tromper les autres, mais non pas moi; je sentais parfaitement qu'en dépit de ce luxe, je n'étais plus qu'un faux riche. A la première démarche que je ferais pour réclamer Juliette, je ne pouvais manquer de me déclarer tel. Je lisais le dédain ou la pitié dans les regards de tous. Je me persuadai, tant la conscience est juste et sait nous apprécier ce que nous valons, que peuple et noblesse, jeunes et vieux, chacun me

regarderait avec mépris. Torella ne vint pas chez moi. Il n'était pas étonnant que mon second père attendît de son fils les égards d'une première visite. Mais, tourmenté, piqué par le sentiment de mes folies et de mes fautes, je m'efforçai de rejeter sur les autres le blâme qui devait retomber sur moi seul. Nous passions la nuit, au milieu des orgies, dans le palais de Carega. Ces nuits de débauches et d'insomnies étaient suivies de matinées oisives; à l'heure de l'Ave-Maria, nous montrions dans les rues nos élégantes personnes, tournant en dérision les modestes bourgeois, ou lançant d'impudentes œillades aux femmes, qui nous évitaient dans la crainte d'être compromises par nos regards. Juliette n'était pas parmi elles. — Non, non : car, si elle

s'y fût rencontrée, la honte m'aurait fait prendre la fuite, ou plutôt l'amour m'eût fait tomber à ses pieds.

Je me lassai de cette vie déréglée; je rendis brusquement visite au marquis. Il était à sa maison de campagne, une de celles qui sont l'ornement du faubourg de Saint-Pierre d'Arena. C'était au milieu de l'été : l'été rend ce jardin le plus beau de toute l'Italie. Les fleurs des arbres à fruits se pressaient et couvraient chaque branche; les vignes commençaient à bourgeonner; l'olivier, au milieu de ses feuilles d'un vert pâle, étalait son fruit d'un vert plus foncé; la mouche luisante se reposait sur

une haie de myrte; la nature avait versé sur la terre tous ses inépuisables trésors.

Torella me reçut avec bonté, quoique avec froideur. Le mécontentement qui se peignait sur sa figure ne tarda pas cependant à disparaître. Quelques-uns de mes traits lui rappelant ceux de mon père, mes regards, le son de ma voix, ma jeunesse, un reste d'ingénuité, qui perçait au milieu même et en dépit de mes fautes, adoucirent le cœur du bon vieillard. Il fit venir sa fille, et me présenta à elle comme son fiancé. La chambre où nous étions me parut, au moment où elle entra, comme éclairée par une lumière que le ciel tout exprès semblait rendre plus douce. Ju-

liette avait les yeux d'un chérubin ; ils étaient grands et veloutés d'un beau noir; ses joues arrondies, creusées d'une fossette gracieuse, et sa bouche, parée d'un sourire de jeune fille, exprimaient l'union si rare du bonheur et de l'amour. L'admiration s'empara de mon âme : elle est à moi! ce fut le cri de mon orgueil, et ma figure rayonnante exprima mon triomphe. Je n'avais pas été, en France, amant heureux d'une foule de nobles dames sans avoir appris l'art cruel de séduire. Autant j'étais hautain avec les hommes, autant avec les femmes j'étais au contraire soumis. Je débutai par mille galanteries auprès de Juliette, qui, m'étant destinée dès l'enfance, n'avait reçu les hommages d'aucun autre, et qui, bien qu'habituée à tout ce que l'admiration a

de paroles animées, était loin de connaître encore le langage passionné d'un amant.

Pendant quelques jours tout alla bien. Torella ne fit aucune allusion à mes extravagances. Il me traita comme un fils chéri; mais le moment de discuter les préliminaires de mon union avec sa fille arriva, moment qui devait donner aux affaires une toute autre face. Un contrat avait été passé pendant la vie de mon père; je l'avais en réalité détruit, puisque, par mes folles dissipations, Juliette se trouvait dépouillée d'avance d'une fortune à laquelle ce contrat lui donnait des droits. Torella le regarda donc comme annulé, et m'en proposa un autre dans lequel, bien qu'il

m'accordât de plus grandes richesses encore, il avait stipulé quelques restrictions dans la manière dont je pourrais en jouir. Moi, qui ne voyais de liberté que dans l'usage entier de mon impérieuse volonté, je lui reprochai de prendre avantage de ma position, et je refusai absolument de souscrire à ces conditions. Le vieillard essaya doucement de me calmer. Mon orgueil blessé devint le tyran de ma raison. J'écoutai les conseils avec indignation; je les repoussai avec dédain.

—Juliette, tu es à moi! N'avons-nous pas échangé nos promesses dans les jours innocens de notre enfance? Ne l'avons-nous pas fait en présence de Dieu? Depuis ce

serment nous n'avons plus qu'une âme à nous deux. Ton père, au cœur froid, au sang glacé, pourra-t-il nous séparer? Sois généreuse, mon amour, sois juste! ne m'enlève pas ce trésor, le seul qui reste à ton Paolo! ne reviens pas sur tes promesses. Défions le monde; ne comptons pour rien les calculs intéressés d'un vieillard; trouvons dans notre mutuelle tendresse un refuge contre tous les maux.

Ma passion ne devenait-elle pas criminelle lorsque je m'efforçais, par de tels sophismes, d'empoisonner le cœur de Juliette, sanctuaire des plus saintes pensées et du plus tendre, du plus pur amour? Ju-

liette en parut effrayée. Son père était le meilleur et le plus doux des hommes. Elle essaya de me prouver comment, en lui obéissant, nous assurions notre bonheur. Il aurait accueilli avec une vive affection ma soumission, quoique tardive, et un pardon généreux aurait suivi mon repentir. Inutiles paroles qu'employait cette jeune et aimable fille pour fléchir un homme accoutumé à faire un joug de fer de sa volonté. Mon ressentiment s'accrut avec la résistance; mes farouches compagnons ajoutèrent le feu à la flamme. Nous concertâmes un plan pour enlever Juliette. L'exécution fut prompte; mais, à peine étions-nous sur la route, que Torella et ses valets nous atteignirent. Il s'ensuivit un combat. Avant que la garde de la ville eût

pu accourir pour décider la victoire, deux des serviteurs de Torella étaient dangereusement blessés.

Cette partie de mon histoire pèse bien douloureusement sur mon cœur. Maintenant que mes passions sont éteintes, je m'abhorre tel que j'étais alors. Nul, en me lisant, ne pourra s'en faire une idée; il sera moins sévère envers moi, quelle que soit la rigueur de son jugement, que je ne le suis devenu moi-même à mon égard, en jugeant mon passé. Un cheval dompté par l'éperon est moins esclave encore que je ne l'étais sous l'empire de mon caractère impétueux. Un démon possédait mon âme et la poussait à la frénésie. La conscience,

avec sa voix redoutable, cherchait bien parfois à calmer ma raison enivrée, mais en vain; une rage irrésistible m'entraînait comme le malheureux qui, sur les flots soulevés par la tempête, lutte et s'épuise en efforts pour leur échapper.

Je formai donc un autre plan pour enlever Juliette à son père. Je projetai de la conduire en France, malheureux pays qui, déchiré par des bandes de soldats indisciplinés, offrait un asile à peu près sûr à mon crime. Mon complot fut découvert: le sénat s'en saisit. Je fus condamné au bannissement; et, comme mes dettes étaient déjà énormes, ce qui restait de mes biens

se trouva englouti par les frais de cette terrible procédure. Torella offrit sa médiation, exigeant seulement ma promesse de ne pas renouveler sur sa fille les tentatives qui deux fois avaient échoué. Je rejetai ses offres, et je m'applaudis de cet acte d'orgueil comme d'un triomphe. A moi de l'orgueil, moi chassé de Gênes, exilé, seul, n'ayant plus pour compagne que la misère; car mes prétendus amis étaient partis au bruit de mon arrestation. Mon abandon était tel que je n'avais plus même ni une épée ni un ducat.

J'errais seul le long de la mer : les passions grondaient dans mon sein comme

la vague tourmentée par le vent; mon cœur brûlait. Je cherchai d'abord quel parti je devais prendre. Je voulais aller joindre quelque troupe de bandits. Vengeance! ce mot était devenu pour moi un baume salutaire; je caressai l'espoir qu'il m'offrait. Bientôt je le repoussai. Je voulais alors renoncer à Gênes, et mépriser cette ville comme la dernière de l'univers. Je voulais retourner à Paris, où je trouverais de la compassion, où mes services seraient acceptés avec empressement, où je pourrais, avec mon épée, marcher à la fortune. Alors mon ingrate patrie maudirait peut-être le jour où elle m'avait chassé de ses murailles. Mais quoi! retourner à Paris à pied, comme un mendiant! J'irais me présenter misérable à ceux que j'avais

éblouis de mon luxe! Rien que d'y songer, je frémissais de honte.

Ces tourmens, ces incertitudes me livrèrent au désespoir. Prisonnier pendant deux mois, la souffrance avait abattu mon corps : j'étais triste et défait. Torella avait employé mille moyens pour venir à mon secours; il ne put tromper ma défiance : je rejetai tout. Ma santé détruite était le fruit de cette obstination. Qu'allais-je faire? Fallait-il me courber devant mon ennemi et implorer mon pardon? Plutôt mourir de mille morts! jamais il n'obtiendrait une telle victoire. Haine! je la lui jurai : mais d'où partait-elle? d'un vagabond; contre qui était-elle dirigée? contre un noble puissant. Et

Juliette ! sa figure d'ange venait rayonner à travers les nuages de ma fureur; car je l'avais perdue, cette Juliette, ornement et gloire du monde ! Un autre viendra s'en faire aimer; un autre jouira de ce sourire du paradis qui brille sur ses lèvres !

Aujourd'hui même mon cœur se déchire au souvenir de ces affreuses angoisses. Tantôt découragé jusqu'à verser des larmes, tantôt dans une agonie furieuse, je marchais rapidement sur la côte sauvage et à chaque pas plus désolée. Des montagnes avec leurs cimes décharnées étaient suspendues sur ma tête; à mes pieds, une mer gênée dans son lit venait se déchirer contre les rochers du rivage. A

force de battre ces rochers, les vagues les avaient creusés en caverne; après s'y être jetées en mugissant, elles en sortaient comme vomis par le gouffre. Mon chemin était quelquefois interrompu par un promontoire escarpé, ou bien le passage était rendu presque impraticable par des débris écroulés d'un roc aride. La nuit allait venir lorsque la mer s'enfla. Une masse énorme de vapeur noire cacha le ciel dans toute son étendue; les eaux, naguères si paisibles, se mirent à bondir en lames écumeuses; les nues formaient des figures étranges : elles couraient dans l'air, se heurtaient, se brisaient pour prendre de nouvelles formes; on eût dit des fantômes échevelés : les ondes élevaient, en hurlant, leurs crêtes blan-

ches; le tonnerre gronda d'abord, puis serpenta sur la surface des eaux, qui prirent une teinte de pourpre toute tachetée d'écume. Dans la crainte d'être emporté par le vent, je me tenais appuyé contre un mont rocailleux, et j'avais enlacé mes mains dans quelques herbes marines qui s'étaient fait jour à travers les crevasses de ce rocher. Tout à coup un navire s'offre à ma vue; le pilote s'efforçait en vain de lui frayer un chemin vers la haute mer : la tempête le chassait contre la rive. Il périra! tout ce qui est à bord périra! que ne suis-je avec eux! Ce fut le cri de mon cœur. Pour la première fois je regardai la mort, et son image me parut tellement riante que je l'appelai avec envie. Le spectacle que j'avais devant les yeux était pour-

tant bien horrible! Je ne pouvais distinguer l'équipage, mais les cris qui parvenaient à moi à travers le bruit des vents, des flots et du tonnerre m'avertissaient de quelle terreur tant de malheureux étaient dévorés. Oh! que la voix humaine fait mal lorsqu'elle jette la plainte et le désespoir au milieu des orages!

Un rocher dont la pointe aiguë s'élevait à peine au dessus de la mer et semblait n'être qu'une vague de plus mêlée à toutes les autres, marquait d'avance la place où le navire allait être poussé. Il vint en effet s'enferrer sur cette crête perfide. Je l'aperçus, à la livide lueur des éclairs, vaciller

comme sur un pivot; puis se briser et jeter de toutes parts ses débris. J'étais en sûreté sur le rivage, moi coupable et malheureux, tandis qu'une foule d'hommes, innocens sans doute, périssaient à mes yeux sans qu'il me fût possible de mourir pour les sauver. Je les vis se débattre; la noire vague dispersa bientôt les mâts, les bancs, les cordages et tout ce qui restait du vaisseau. Je n'aperçus plus alors que des cadavres que l'onde en furie lançait de tous côtés; elle les battait comme pour assouvir une rage que la mort n'avait pu satisfaire. Je ne sais par quel courage impitoyable j'avais pu contempler ce spectacle! Le naufrage était complet, achevé, lorsque, épuisé, tremblant, pâle de frayeur, je tombai à genoux, les yeux et les mains levés

vers le ciel. Ce fut alors seulement que j'aperçus quelque chose flottant sur la mer et qui semblait se diriger vers la terre. A mesure que cette masse avançait, je cherchai à distinguer ce qu'elle était; enfin une vague la jeta près de moi. Un homme..... Était-ce un homme, grand Dieu? Jamais, assurément, rien d'aussi hideux n'exista avant lui. Un nain difforme, aux yeux gris et semblables à ceux d'une sorcière en fureur, les traits contournés, la bouche affreuse, le regard infernal. Oui, sans doute, c'était une créature humaine, mais la honte et l'horreur de la nature. Son aspect m'effraya plus que la tempête. La pitié s'éteignit dans mon cœur, et je me demandai par quel caprice du sort il s'était échappé du péril, lui dont le fond des mers

aurait dû, avec justice, épargner la terre de l'exécrable présence.

— Par Lucifer! s'écria-t-il, je suis hors de la fête! Puis, m'apercevant : Oh! oh! continua-t-il, tu étais donc des nôtres? Je ne me rappelle pas cependant t'avoir vu à bord. Par quelle prière t'es-tu sauvé, à moins que tu ne sois de ma famille et que mon maître soit le tien? Lui seul est puissant dans les meurtres, les naufrages et le crime!

J'étais glacé de terreur; je ne pus répondre; le son de sa voix déchirait mes entrailles. Il me questionna de nouveau, mais

en vain : je balbutiai des mots inintelligibles.

Alors il se mit à rire. Mais quel rire ! la foudre est plus belle. — Tu n'es qu'un homme, me dit-il ; et il me regarda avec dédain.

Je voulus encore parler, lui demander grâce peut-être, mendier ma vie ; que sais-je ? car mourir de ses mains me parut trop horrible. — Cette symphonie des vents et de l'orage te gêne, me dit-il ; cette voix des abîmes est plus forte que la tienne : c'est dommage, car je suis curieux de t'entendre. Alors, se tournant vers la mer, il s'écria : — Silence, vagues écumantes ! vents,

retirez-vous, rentrez dans vos cavernes! nuées, fuyez au loin! dispersez-vous dans l'immensité des cieux! Silence! silence! misérable Océan, tais-toi! ton fracas m'importune! Accompagnant ces paroles d'un geste impératif, il avait étendu, en signe de commandement, ses deux bras longs et décharnés, comme s'il eût voulu saisir tout l'espace qui était au devant de lui. De quel prodige je fus témoin! les nuages se brisèrent et s'enfuirent, l'azur du ciel reparut, le vent impétueux devint une douce brise du soir, la mer se calma et les vagues s'abaissèrent.

— J'aime l'obéissance, même dans les stupides élémens, dit le nain; combien

plus encore dans l'esprit indomptable de l'homme! Il faut avouer qu'il s'était élevé une belle tempête, et le tout de ma façon!

C'était outrager la Providence que d'échanger des paroles avec ce monstre; mais la puissance, sous quelque forme qu'elle apparaisse, mêle la crainte au respect dans le cœur des faibles mortels. Je fus subjugué; un mouvement invincible, et pourtant affreux, m'entraîna vers lui.

— Viens, n'aie pas peur, ami, me dit mon effroyable compagnon; je suis de bonne humeur quand on sait me plaire; je trouve quelque chose d'agréable dans la

juste proportion de tes membres et dans la beauté de ton visage, quoiqu'il soit altéré par quelque peine secrète et poignante; que sait-on? peut-être pourrais-je apaiser les orages de ton âme comme j'ai calmé celui qui bouleversait l'univers. Serons-nous amis? Et il me tendit sa main hideuse.

Je retirai la mienne.

— Eh bien, donc! compagnon, tu me refuses? N'importe. Puis, s'asseyant à mes pieds sur le sable humide, il continua : — Tandis que je me repose des fatigues du naufrage, dis-moi comment un jeune et galant cavalier comme toi s'agite et se promène ainsi, à cette heure, morne, triste et abattu, sur le stérile rivage de la mer.

Cette voix était horrible et perçante, et ses gestes avaient quelque chose de convulsif qui rendait le monstre plus effrayant à voir. Il exerçait cependant sur moi une sorte d'empire : ne pouvant lui résister, je lui racontai toute ma vie. Quand mon récit fut terminé, il se mit à rire aux éclats. L'écho des rochers répéta le bruit de ce rire : je crus entendre hurler l'enfer.

— Oh ! oh ! tu es le cousin de Lucifer ! dit-il ; toi aussi tu es tombé par ton orgueil ; et, bien que tu sois brillant comme le fils du matin, te voilà prêt à sacrifier ta beauté, ta fiancée et ton bonheur même, plutôt que de te soumettre à la vertu. Par mon âme ! je t'approuve : cela est digne de moi.

Tu as fui, tu t'es livré au sombre désespoir, tu veux expirer sur ces rochers où les oiseaux viendront se nourrir de ta chair! De leur côté, ton ennemi, et ta jeune et oublieuse fiancée se réjouiront de ton trépas. Il me semble que cet orgueil te fait descendre jusqu'à l'humilité.

A cet ironique langage, mille pensers douloureux entrèrent dans mon âme; ils me déchiraient comme des tenailles rougies aux flammes.

— Que vouliez-vous que je fisse? m'écriai-je.

— Moi? Oh! rien. Courbe ton front vers la terre, prie, pleure, puis couche-toi et meurs tranquille. Seulement, à ta place, je ferais autre chose.

Je me rapprochai de lui. Son pouvoir surnaturel donnait à ses paroles une étrange autorité. Cependant un frémissement se glissa dans tout mon corps lorsque je lui dis : — Parlez, enseignez-moi ce que je dois faire. — Te venger, homme ; écraser tes ennemis, enfant. Pose ton pied sur le cou du vieillard, et empare-toi de sa fille. — Comment le puis-je moi seul et pauvre dans ce monde ? Oh ! si j'avais de l'or !

Le nain me regarda avec mépris ; puis, se levant, il s'approcha du rocher contre lequel je m'étais appuyé pendant l'orage, et le frappa du pied. Il s'ouvrit : des pièces d'or en jaillirent comme d'une source abondante.

— Quelle est donc ta puissance, toi,

qui opères de tels prodiges? m'écriai-je. — Elle est moins grande que tu parais le croire, compagnon; je possède certaines choses que tu peux envier; mais je les donnerais toutes pour une faible part de tes avantages. — Tous mes biens sont à vous, répliquai-je avec amertume; ma pauvreté, mon exil, mon malheur, je vous en fais don volontiers.

— Bon! je te remercie. Ajoute une seule chose à ces dons, et mes trésors sont à toi, jeune homme. — Rien, rien, tel est mon patrimoine. Qu'aurais-tu donc si je te le cédais? — Ton beau visage, compagnon, tes membres gracieux et assouplis, ta taille noblement élancée : prête-moi tout cela.

Je tressaillis. Le monstre voulait-il m'égorger? J'oubliai de prier, mais je devins pâle.

— Ne t'effrayes pas, enfant dont la figure se laisse couvrir d'un blanc de cadavre par la peur; je ne demande pas que tu me fasses à jamais le don de ta personne : c'est un prêt que je veux; comprends-tu bien? Prête-moi ton corps, je le garderai trois jours seulement : tu auras le mien pendant ce temps pour loger ton âme; et, en paiement, tout cet or est à toi. Que dis-tu du marché? Pour trois jours : pas une minute de plus.

On a raison de le dire : c'est être à moitié perdu que d'écouter certains discours. Il est des momens dans la vie où le salut n'est

que dans la fuite : ce moment était passé pour moi. Je l'avoue, cette infernale proposition, cet échange abominable, tout en révoltant mon esprit, ne le séduisit pas moins. Je ne saurais trop le redire aussi, il y avait quelque chose qui fascinait dans le regard de ce basilic humain; quelque chose qui maîtrisait dans cette voix assez puissante pour soumettre les ondes et les vents. Devais-je donc, moi, faible créature, avoir une volonté plus forte que celle de l'indomptable Océan? Je sentis qu'un invincible désir de lui céder se glissait peu à peu dans mon cœur; je n'étais plus arrêté que par une seule crainte : s'il allait ne pas exécuter fidèlement le marché; si, possesseur de ma personne, il la gardait, faudrait-il vivre désormais sous l'enveloppe

d'une créature informe? Après m'être rendu la honte du monde, devais-je en devenir l'horreur?

Je me rappelai, et ce fut le dernier coup porté à mon indécision, qu'il existait des sermens exécrables, mais sacrés, pour ceux-là même qui tenaient leur puissance de l'enfer. Je me mis à y rêver.

Pendant ce temps il poursuivait ses instances; tantôt il me montrait les flots d'or amoncelés à mes pieds, tantôt il avait l'air, pour diminuer l'importance du service qu'il me demandait, de le traiter comme un badinage, comme une folle plaisanterie, un simple tour d'écolier.

C'est alors que, rassemblant mes dernières forces, et donnant à mes yeux tout

ce qu'ils pouvaient avoir de sévère, je lui enjoignis de jurer par l'enfer, sa patrie, qu'il me rendrait mon corps les trois jours expirés.

Après m'avoir écouté, le monstre (et de tous les prodiges ce ne fut pas le moins inconcevable), le monstre se mit à trembler; il devint esclave, de maître qu'il était: cette voix qui menaçait la tempête, cette voix s'adoucit. Subjugué par une volonté d'homme, le fils de l'abîme cette fois obéit. Il leva la main, prit le roi des ténèbres à témoin, prononça quelques mots qui me glacèrent, quoique je ne les comprisse pas, et, comme garantie de son serment, je vis le soleil rougir, je vis l'onde effrayée reculer du rivage. Je crus que tous ces pro-

diges étaient en ma faveur..... Je me trompais : le monstre, tout en jurant, prenait ses précautions pour que je fusse sa dupe et sa victime.

Dans ma fatale erreur, je consentis à tout. Alors il m'expliqua comment le charme allait s'opérer. Il le dit avec ce rire que je vous ai fait connaître.

Épargnons ces affreux détails : je fus séduit.

A l'instant l'opération magique commença : un souvenir incomplet en est resté dans mon esprit. Je sentis ma vue s'affaiblir; une épaisse vapeur, sortie de la terre déchirée, s'éleva noire et fétide; les animaux poussèrent au loin de lamentables cris; la mer devint hou-

leuse; au dessus de ma tête, un pauvre petit oiseau qui tournoyait, tomba mort et calciné comme s'il eût été brûlé par la langue d'une vipère; pour moi, il n'y eut plus d'univers, car l'idée de Dieu m'avait abandonnée. Tout mon corps souffrait d'horribles tiraillemens; mes veines s'étant gonflées, elles finirent par s'ouvrir. Alors le monstre me pressa dans ses bras hideux : voilà tout ce que je sais. Pour retrouver mes souvenirs, j'ai besoin de me reporter au lendemain, lorsque, le soleil venant à poindre, me surprit couché sur le sable : rien ne me parut changé dans la nature; rien, pas même moi, car j'ignorais ce que j'étais devenu. Je me levai; je me mis à marcher; je ne reconnus pas mon ombre; quelque chose d'informe me sui-

vait : ce fut le premier indice. Ce qui s'était passé la veille revint à ma pensée ; mes pas étaient incertains, peu assurés ; mes membres étaient étranges et mal joints. Je tournai les yeux vers l'or, présent fatal qui avait payé mon crime ; le rocher d'où il était sorti était encore ouvert ; et, dans ses flancs, je vis un coffre de fer ; je l'en tirai ; je le remplis. Ce travail calma un peu mon agitation : j'oubliai pour un moment que j'avais vendu l'édifice de chair que m'avait donné la nature.

Deux jours s'écoulèrent ; je me nourrissais de coquillages, je me désaltérais à l'eau pure d'une source qui coulait à travers la mousse d'un rocher : au milieu d'un trésor immense, je vivais de priva-

tions. Je comptais les heures avec une anxiété impossible à décrire. Afin de me distraire du présent, je bâtis des projets pour l'avenir : vaincre l'opiniâtreté de Torella, prendre sa fille en dépit de lui, vivre dans un faste inconnu aux mortels les plus fastueux, c'étaient là mes rêveries que le sommeil pendant la nuit continuait.

Le troisième jour commença. J'étais ému, tourmenté. Oh ! que l'attente est une effrayante chose quand elle est plutôt causée par la crainte que par l'espérance ! Le disque brillant du soleil parcourut lentement le ciel du côté de l'orient ; demeura long-temps dans le zénith, et plus lentement encore il descendit vers l'occident ; il toucha les bornes de l'hori-

zon; sa clarté frappait encore le sommet des montagnes; insensiblement elles devinrent brunes et grisâtres; l'étoile du soir parut.....

Il sera bientôt ici!

Il ne vint pas!

— Par le Dieu vivant! il ne vint pas! La nuit traîna sa fatigante durée; et, lorsque les heures qui en mesurent le cours se furent écoulées jusqu'à la dernière, le jour commença à blanchir de nouveau la crête des montagnes, et le soleil se leva sur le plus grand coupable qui ait jamais maudit sa lumière.

J'étais trompé, joué par l'être infernal; comment avais-je pu, misérable que j'é-

tais, me fier à sa parole, à sa promesse? Quelle admirable garantie je m'étais donnée! son serment! Je ne souillerai pas mon livre en y exprimant les idées de rage qui brûlaient ma tête! Je tombai anéanti sur le sable; mes forces étaient épuisées; je m'endormis. Alors je rêvai que j'étais aux pieds de Juliette; elle frissonna à l'aspect de mon abominable métamorphose; puis elle sourit en voyant son bel amant venir se metttre à genoux devant elle. Mais ce n'était pas moi!..... c'était le monstre, revêtu de mon corps, parlant avec ma voix, la séduisant avec mes regards d'amour. J'essayai vainement de l'avertir : la parole mourut sur mes lèvres. Je m'élançai pour le déchirer; ô rage! je me sentis attaché à la terre. Je me réveillai dans

une véritable agonie; tout était calme autour de moi. Les flots, mollement balancés, venaient briser contre le rivage leur panache d'écume. Que signifiait mon songe? Avait-il, comme un miroir, refléchi une exécrable vérité? Le monstre, à la faveur de mes traits, séduisait-il ma fiancée? Je voulus retourner à l'instant à Gênes, mais j'avais été banni. Je me pris à rire : le hurlement du nain s'échappa de ma bouche. Moi, banni! oh non! ils n'ont pas exilé les horribles membres que je porte; je puis avec eux entrer sans craindre le supplice auquel m'a condamné ma ville marâtre.

Je creusai le sable; j'y ensevelis le coffre de fer; puis, aussitôt, je me diri-

geai du côté de Gênes. Peu accoutumé à mes membres tortus, c'était avec une difficulté incroyable que j'avançais. J'évitais avec soin tous les petits villages semés çà et là sur la route; car je me souciais peu de montrer ma hideuse figure; et je craignais, si j'étais vu, que les paysans, effrayés, ne me tuassent à coups de pierres, comme une bête fauve. Il était nuit close lorsque j'arrivai à Gênes. Le temps était si embaumé et si doux, qu'il me vint dans l'idée que Torella et sa fille auraient probablement quitté la ville pour se retirer à leur maison de campagne. C'était de la Villa-Torella que j'avais tenté d'enlever Juliette. J'avais mis beaucoup de soins lors de cet enlèvement à étudier les lieux et jusqu'au moindre coin de terre. En

m'approchant, je vis que mes conjectures ne m'avaient point trompé : tout semblait dans cette demeure consacré à la joie; partout brillaient les apprêts d'une fête; la maison était illuminée : la brise m'apporta les accords d'une musique ravissante; je sentis mon cœur défaillir.

Toute la maison était en mouvement; les domestiques allaient et venaient. Je dus alors m'occuper du soin de me cacher, et cependant je désirais ardemment m'adresser à quelqu'un pour apprendre le motif de tous ces apprêts, ou bien m'en instruire par moi-même en écoutant. Je me glissai dans les allées les plus rapprochées de la maison; j'en trouvai une assez obscure pour dérober à tous les

yeux mon épouvantable personne, mais non pas assez éloignée pour m'empêcher d'entendre une conversation que tenaient entre eux quelques promeneurs. Je connus ainsi toute l'étendue de mon infortune. Je sentis bondir mon cœur violemment; la sueur tombait en gouttes glacées de mon front : Juliette devait être le lendemain l'épouse du repentant Paolo, de Paolo dont Torella avait obtenu la grâce auprès de la république; de ce Paolo qui allait rendre ma fiancée la compagne d'un démon de l'enfer! Et c'était mon ouvrage! celui de mon orgueil maudit! car, sans cet orgueil, je serais venu, comme sans doute l'avait fait le misérable voleur de mon corps, me jeter aux pieds de Torella. Malédiction! quel sera

le destin de l'innocente Juliette? Dieu permettra-t-il ce monstrueux hymenée, ou bien, quelque prodige viendra-t-il le rendre impossible? Le lendemain, au point du jour, le dénouement, quel qu'il fût, allait éclater. Quel moyen employer pour le prévenir! m'élancer sur le monstre caché sous ma figure, le déchirer, l'étouffer, ou bien le provoquer, l'attirer dans un combat à mort! Mes membres difformes étaient-ils dignes de manier la noble épée? Non. Le poignard, c'est là ce qui me convenait. J'en avais un; je le fis briller à la clarté de la lune; je le baisai comme ma dernière et ma plus douce espérance.

La foule s'éloigna; les lumières s'étei-

gnirent ; les hôtes paisibles de la Villa allaient se livrer au repos. Je me glissai parmi les arbres ; le jardin devint désert ; on ferma les portes. J'errai quelque temps, et vins me placer sous une fenêtre que je reconnus : c'était celle de l'appartement de Juliette. Les rideaux étaient à moitié tirés ; une faible lumière y brillait. Je la vis entrer ; je la vis s'approcher de la fenêtre ; elle entr'ouvrit ses rideaux, et laissa errer sa vue dans le jardin : une brise légère se jouait dans les boucles de ses cheveux et les écartait de l'albâtre de son front. Joignant ses deux blanches mains, levant au ciel ses yeux, j'entendis sa voix qui murmurait mon nom ; et alors, comme vaincu par l'amour qui remplissait son cœur, elle tomba à genoux. Ces yeux si beaux, cette

pose remplie de négligence et de grâce, cette figure où rayonnait le bonheur m'offrirent le spectacle le plus doux et le plus terrible à la fois. Ange et victime, elle m'apparut enveloppée d'une auréole de lumière et d'amour.

J'entendis tout-à-coup, dans l'allée, des pas vifs et précipités. Je vis s'avancer..... j'en frissonne encore..... je vis..... qui?..... Paolo! oui, Paolo! oui, moi! c'était moi-même. Je me tins plus soigneusement caché, non sans me faire violence. Le jeune homme approcha; il se plaça au dessous de la croisée. Elle se leva; et, regardant encore, elle l'aperçut, et laissa descendre jusqu'à lui quelques mots de tendresse qui m'étaient adressés et qu'un autre recevait.

Le monstre répondit avec le son de ma voix dont il était possesseur : — Je veux errer jusqu'au jour dans ces beaux jardins, te donner ma pensée en attendant d'être à toi ; le sommeil cruel éteindrait peut-être ton image dans mon souvenir : je veillerai pour qu'elle y reste. Mais toi, Juliette, rentre et baisse les draperies de la croisée : le vent capricieux du soir pâlirait tes joues et mettrait la langueur dans tes yeux. O douce amie ! que ne puis-je te donner un baiser, un seul, gage de notre amour et précurseur de notre union !

Et alors il s'approcha plus près. Je ne vis, je n'entendis plus rien ; je sentais seulement mon ennemi, que je serrais à la gorge. J'allais le frapper de mon poignard

lorsqu'il m'adressa ces paroles, qui me glacèrent d'horreur : — Va, courage, détruis le corps qui logea ton âme, afin que le mien te reste à jamais! Tue-moi, et garde ainsi ton enveloppe de monstre.

Je l'avouerai, ces affreuses paroles firent tomber de mes mains l'arme de ma vengeance. Si j'avais pu réfléchir un instant, un seul, je lui aurais donné la mort, pour me la donner ensuite : le même fer aurait délivré la terre de deux êtres qui la souillaient de leur présence.

Aux cris de Juliette, aux transports éclatans de ma fureur, on accourut de tous côtés; je n'eus que le temps de m'échapper dans l'ombre, comme un vil assassin.

Ce que je devins pendant le reste de

cette nuit, je ne saurais le dire. Je parcourus les rues de Gênes comme ces loups qui, sortis de leur forêt, rôdent dans les villages, guettent le meurtre, ont soif de sang, et, au moindre bruit, craignant d'être surpris, s'arrêtent, écoutent, toujours prêts à fuir, pour retrouver leur tanière profonde.

Lorsque le jour se montra, j'étais au pied des vieux murs de l'une des plus belles églises de Gênes. Les portes venaient de s'ouvrir; le temple attendait les fidèles à leur réveil. J'entrai, non pour prier, la prière sur mes lèvres infernales eût été un blasphème, mais pour éviter le regard des hommes. Dans ce dessein je me cachai derrière les sombres piliers; je m'abîmai dans

le désordre de mes idées. Les heures passèrent vite : je ne les comptais point.

Une mélodie sacrée retentissant sous les voûtes sonores, attira mon attention. L'orgue, par ses chants, annonçait une fête ; le peuple vint remplir les longues galeries ; tout-à-coup il murmura de surprice et de joie : une noce entrait dans l'église. La fiancée était belle et parée : c'était pour elle qu'on murmurait d'admiration. Je regarde..... c'est Juliette ! Un démon marchait, sous ma figure, à côté d'elle, en lui donnant la main ; le triomphe animait ses yeux. Un cri terrible, exécrable, tel que jamais la terre n'en entendit de semblable, s'échappe de ma poitrine ; les voûtes tremblent, les vitraux volent

en éclats, l'orgue perd ses mâles accens, une terreur soudaine saisit le cœur de ces milliers d'hommes et de femmes. Pour accroître cette terreur, je me montre ; à mon aspect le prêtre pâlissant, tombe la face contre terre; du haut de l'autel descendent des voix plaintives : ce sont celles des anges, statues jusqu'alors inanimées, qui, aux accens de l'enfer, trouvent un cœur pour s'agiter épouvantées sous leur forme massive d'or et d'argent. Mais, pendant ce tumulte, qu'est devenue Juliette? Les bras de son père se sont ouverts pour la recevoir évanouie et mourante : toujours à ses côtés, le monstre, sous mes traits, voit sa victime lui échapper. Plus de cérémonie nuptiale ; tout est suspendu; tout fuit, et les fiancés,

et l'assemblée; moi-même..... Que s'est-il donc passé? Me voilà étendu dans un sombre cachot! comment m'y a-t-on conduit? Un rêve aurait laissé plus de traces dans mon esprit.

Traduit devant un tribunal, j'y fus condamné à laisser ma tête sous la hache comme ayant profané les lieux saints, interrompu le sacrifice, porté l'effroi là même où Dieu vivant réside au fond de son tabernacle. Je ne pus me défendre. Je n'eus de paroles ni pour me plaindre ni pour me justifier; je ne pus même dire ni d'où je venais, ni qui j'étais. Qu'étais-je, en effet, homme ou démon? Sorti des enfers sans les connaître, j'appartenais en même temps à la terre et aux abîmes, et cette

double patrie ne m'en donnait pas même une seule. Je pouvais seulement m'avouer l'horreur de la nature, mais on le voyait bien.

Au milieu de la foule, plus effrayée de ma présence que je ne l'étais de l'échafaud, je m'avançais à pas lents, entouré de gardes, pour aller donner le spectacle de mon supplice. Un saint prêtre m'accompagnait tout baigné de sueur, tant il était ému. Je profitai des dernières minutes de ma vie pour lui conter mon crime, pour lui expliquer l'échange infernal qui tenait mon âme captive dans un corps qui n'était pas le mien, qui n'était pas même celui d'un homme. Il m'écoutait. A quelle épreuve son zèle et sa raison étaient livrés! Pouvait-

il me croire ? devait-il m'absoudre d'un forfait qui révoltait sa pensée ? N'était-il pas le jouet d'un démon ? Au lieu de jeter le pardon sur ma vie, il se mit à rêver, à examiner la sienne. Il se crut coupable, puisque Dieu l'abandonnait et le mettait aux prises avec les enfers. Il rassembla pour lui toutes ses forces : il n'en avait plus assez pour m'en donner.

Nous approchâmes ainsi de l'échafaud. J'y montai ; le prêtre me suivit. A mon aspect le bourreau pâlit ; il regarda sa hache comme pour se demander si l'instrument de mort pourrait lutter avec moi et me vaincre. Pendant ce temps, le prêtre me présenta le crucifix pour que je pusse le baiser avant de mourir. Je le lui pris des

mains pour l'approcher moi-même de mes lèvres..... Mais aussitôt d'effroyables convulsions m'agitèrent; mes yeux devinrent sanglans; ma tête se détourna de la céleste image, tandis que, pour aller vers elle, je sentis au fond de mes entrailles mon âme chrétienne qui faisait d'incroyables efforts. — Supplice des damnés, je vous connais maintenant! Que dis-je? un tel supplice m'aurait alors soulagé; il eût été pour moi une béatitude. Lutte terrible, quand cesserez-vous? Eh quoi! cette voix de l'éternel, cette voix dominatrice de l'univers qui précipita les anges révoltés dans les abîmes ne viendra pas à mon aide? Cieux, entr'ouvrez-vous : laissez parler le sauveur du monde!

Ce retour vers Dieu donna la victoire à

mon âme. Mes lèvres touchèrent la divine croix..... Oui, mes lèvres, mes lèvres véritables! un saint baiser purifia tout. Redevenu homme, je me trouvai comme par enchantement au pied de l'échafaud; je traversai la foule agitée qui ne pris pas garde à moi; je courus d'un pas vite au palais de Torella; je cherchai, j'appelai Juliette : elle était dans son oratoire, priant au pied d'une petite Vierge que sa mère confia, en mourant, à sa jeune piété.

— Te voilà? me dit-elle. Pourquoi m'avais-tu quitté si vite? Je ne t'ai pas vu sortir d'auprès de moi, et pourtant tu n'y étais plus. Tu as semblé t'évanouir comme un prestige; je te retrouve; je te revois; tu me reviens.....

— Attends, que je t'examine : oui, tu me reviens, mais plus beau. Ce sont bien assurément les mêmes traits ; mais tantôt..... tiens, veux-tu que je te l'avoue, je ne pouvais te regarder sans effroi et sans crainte. D'où vient cet effroi ? Je ne saurais l'expliquer. Ton aspect, cher Paolo, ton aspect me glaçait. Pardonne à ce sentiment si indigne de toi, dont je ne puis me rendre compte, mais qu'il faut bien te faire connaître pour qu'aucune pensée ne demeure dans mon cœur comme un secret qui l'oppresserait. Il n'est pas jusqu'à tes yeux qui, toujours charmans, n'avaient plus cependant leur douceur. Oh ! si j'osais tout te dire...

— Parle.

— Je tremblais de m'unir à toi; j'étais joyeuse, et pourtant je pleurais. Tiens, j'en rougis de honte et de regret, il y avait dans toute ta personne quelque chose qui sentait le tombeau, au point que je me demandais si mon Paolo, frappé par la mort, ne m'avait pas envoyé, pour me consoler, un fantôme qui me rendait sa figure sans me rendre son âme.

Pendant que cette scène, mêlée de remords et de tendresse, se passait à l'oratoire, une autre scène, horrible, exécrable, avait lieu sur la place où j'avais laissé l'échafaud dressé : le prodige de ma disparition s'était opéré avec une si incroyable rapidité, que le peuple ni le bourreau même ne purent s'en apercevoir. Seule-

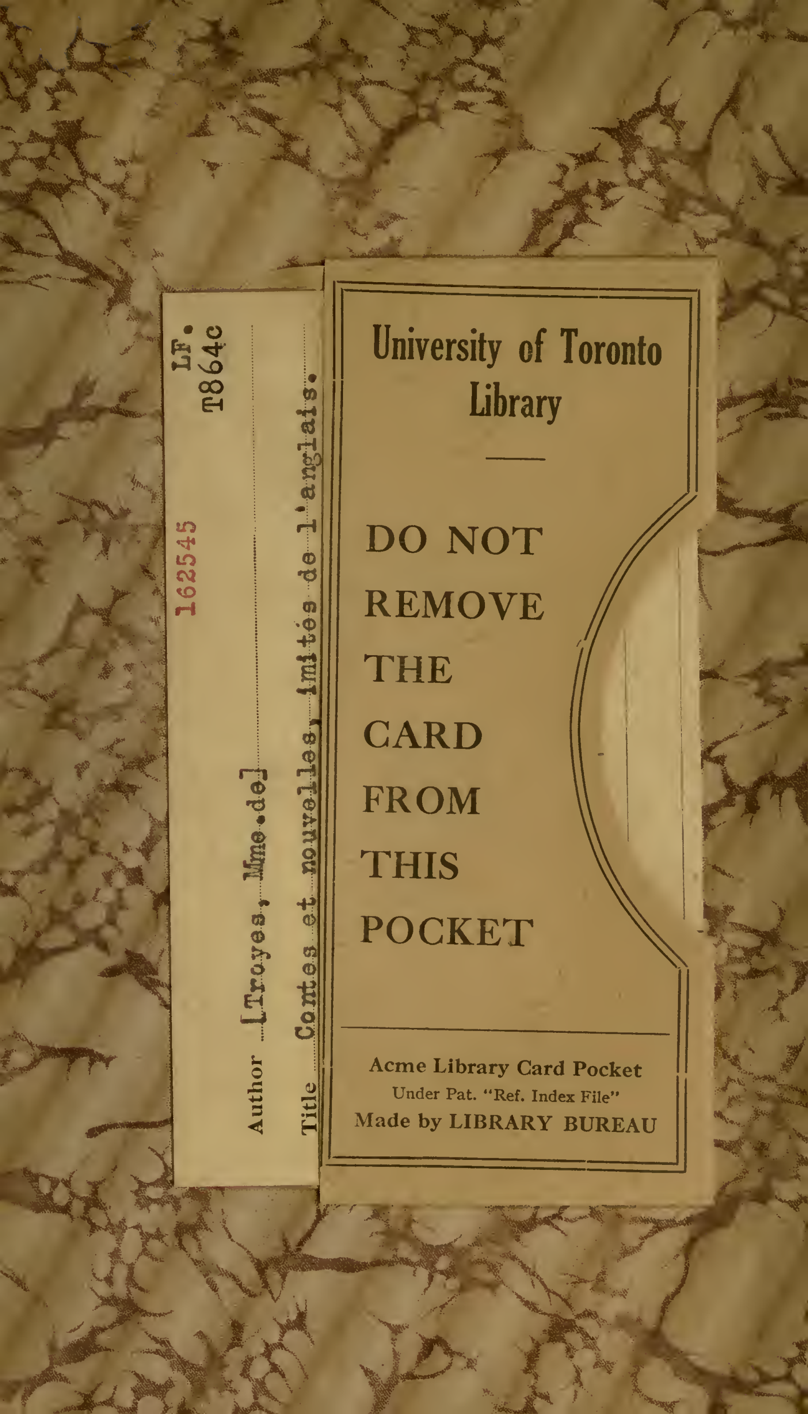
ment celui-ci, au moment où il saisit le monstre, vit sur cette affreuse figure une joie satanique qui semblait annoncer quelqu'abominable catastrophe. Le sanglant exécuteur des lois, plus pâle, plus tremblant que toutes les victimes qui, jusqu'à ce jour, avaient traversé ses mains un moment pour aller dans la fosse à tout jamais, n'en prit pas moins sa hache redoutable; deux de ses valets étendirent le démon sur le fatal billot; mais la hache levée ne retombe pas : elle éclate brisée comme un verre. Un rire qui ressemble au bruit des volcans lorsque leur furie jette au loin le fer et le bithume enflammé; un rire qui répand une épouvante égale à la mort, fait crouler l'échafaud, disperse la foule comme ces vagues innombrables que

le vent pousse et brise contre les rochers du rivage. A la pâleur du soleil répond le tonnerre, qui gronde, non dans les airs, mais au fond des entrailles de la terre. On crut un moment que Dieu allait en finir avec l'univers.

Mais Dieu calma tout, excepté mes remords.

FIN.




LF.
T864c
162545
Author [Troyes, Mme.de]
Title Contes et nouvelles, imités de l'anglais.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

